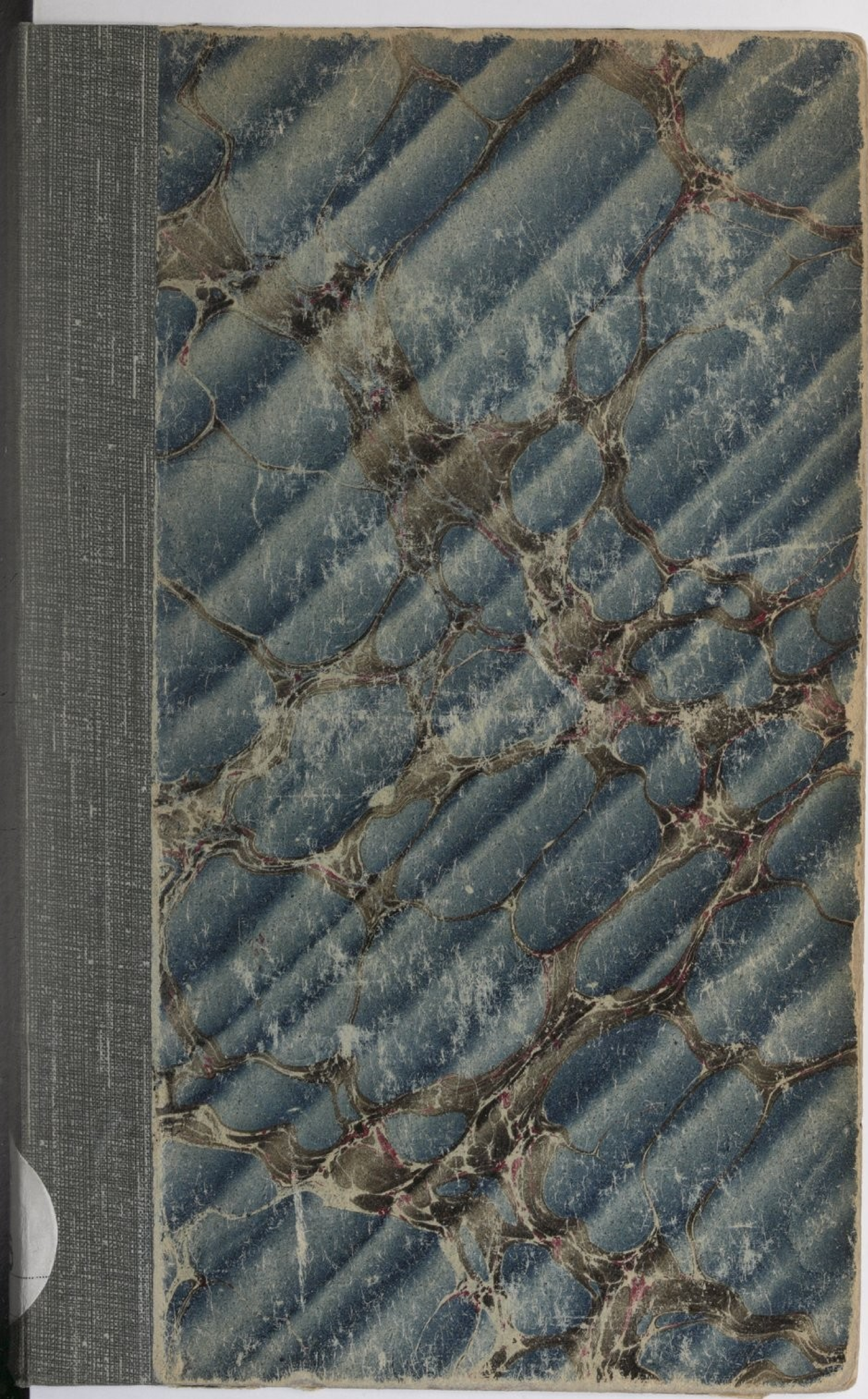
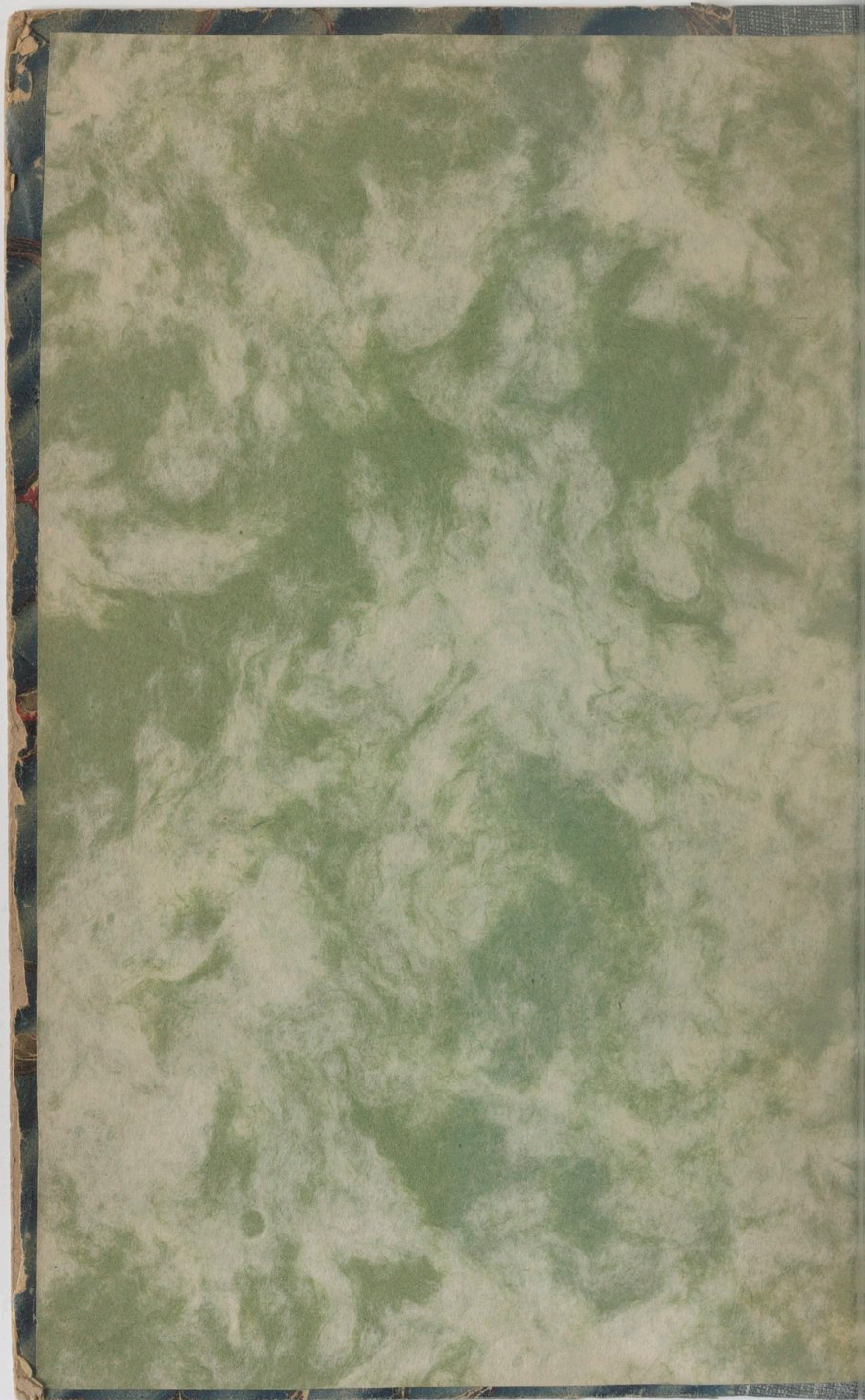
Le Fils naturel, ou les Épreuves de la vertu , comédie en 5 actes et en prose, avec l'histoire véritable de la pièce







Diderot –

Vert

LE
ILS NATUREL,
OU
LES EPREUVES
E LA VERTU.

COMEDIE

CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Piece.

Interdùm speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.
Horat. *Art. Poet.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.

LE ſixieme Volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté ; lorſqu'un événement, non moins intereſſant par les circonſtances que par les perſonnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'expoſer ſa vie pour ſon ami, & le courage de lui ſacrifier ſa paſſion, ſa fortune & ſa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, ſombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à-moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les tranſports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La

ſérénité ſe déployoit ſur ſon viſage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son diſcours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées auſteres & d'images touchantes qui tenoient l'attention ſuſpendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le ſoir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un moment, & ſe perdre en un ciel obſcur; bientôt ſa gaieté s'éclipſoit, & il retomboit tout-à-coup dans le ſilence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, ſoit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer ſitôt qu'ils ſe rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui ſurprit tout le monde, excepté moi; & dès la ſeconde fois que je le vis, je crus pouvoir, ſans être indiſcret, lui parler de ſa famille, & de ce qui venoit de s'y paſſer. Il ſatisfit à mes queſtions. Il me raconta ſon hiſtoire. Je tremblai avec lui des épreuves aux-

quelles l'homme de bien eſt quelquefois expoſé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves ſeroient le ſujet, feroit impreſſion ſur tous ceux qui ont de la ſenſibilité, de la vertu, & quelqu'idée de la foibleſſe humaine.

Hélas! me répondit-il en ſoupirant, vous avez eu la même penſée que mon pere. Quelque tems après ſon arrivée, lorſqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à ſuccéder à nos tranſports, & que nous goûtions le plaiſir d'être aſſis les uns à côté des autres, il me dit :

Dorval, tous les jours je parle au Ciel de ROSALIE *& de toi. Je lui rends graces de vous avoir conſervés juſqu'à mon retour, mais ſur-tout de vous avoir conſervés innocens. Ah! mon fils, je ne jette point les yeux ſur* ROSALIE, *ſans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve honnête & belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui ſur nous, veut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît ſon ſort. Tout*

ce que nous ſavons, c'eſt qu'à meſure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous ſuit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton hiſtoire. Elles me conſolent du peu de tems qui me reſte à vivre; & ſi tu voulois, ce ſeroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie ſeroit le ſujet, & que nous repréſenterions entre nous.

« Une Piece, mon pere!...»

Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des treteaux, mais de conſerver la mémoire d'un événement qui nous touche, & de le rendre comme il s'eſt paſſé... Nous le renouvellerions nous-mêmes, tous les ans, dans cette maiſon, dans ce ſalon. Les choſes que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, & les leurs, & leurs deſcendans. Et je me ſurvivrois à moi-même, & j'irois converſer ainſi, d'âge en âge, avec tous mes neveux.... Dorval, penſes-tu qu'un ouvrage qui leur tranſmettroit nos propres idées, nos vrais ſentimens, les diſcours que nous avons tenus dans une

des circonſtances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre viſage.

« C'eſt-à-dire que vous m'ordonnez de » peindre votre ame, la mienne, celles » de *Conſtance*, de *Clairville*, & de *Roſalie*. Ah, mon pere, c'eſt une tâche au-» deſſus de mes forces, & vous le ſavez » bien » !

Ecoute; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir; & pour cet effet j'ai dit à André *de ſerrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des priſons.*

« Mon pere . . . ».

Mes enfans ne m'ont jamais oppoſé de refus; ils ne voudront pas commencer ſi tard.

En cet endroit, Dorval détournant ſon viſage, & cachant ſes larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit ſa douleur . . . la piece eſt faite . . . Mais celui qui l'a commandée n'eſt plus . . . Après un moment de ſilence, il ajoûta . . . . . Elle étoit reſtée-là cette Piece, & je l'avois

presque oubliée ; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont persuadé ; & Dimanche prochain nous nous acquittons pour la premiere fois d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah, Dorval, lui dis-je, si j'osois ! . . . Je vous entends, me répondit-il ; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à *Constance*, à *Clairville*, & à *Rosalie*. Le sujet de la Piece vous est connu ; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le salon. Je ne vous promets point. Je ne vous refuse pas. Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi. C'étoit le lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit . . . . . *Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du Jardin* . . . . . Je m'y rendis. J'entrai dans le salon par la

fenêtre ; & Dorval qui avoit écarté tout le monde me plaça dans un coin, d'où, ſans être vû, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere ſcene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene.

Voici les noms des Perſonnages réels de la Piece, avec ceux des Acteurs qui pourroient les remplacer.

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Roſalie,*	M. Sarrazin.
DORVAL, *fils naturel de Lyſimond, & ami de Clairville,*	M. Grandval.
ROSALIE, *fille de Lyſimond,*	Melle. Gauſſin.
JUSTINE, *ſuivante de Roſalie,*	Melle. Dangeville.
ANDRÉ, *domeſtique de Lyſimond,*	M. Le Grand.
CHARLES, *valet de Dorval,*	M. Armand.
CLAIRVILLE, *ami de Dorval & amant de Roſalie,*	M. Lequin.
CONSTANCE, *jeune veuve, ſœur de Clairville,*	Melle. Clairon.
SYLVESTRE, *valet de Clairville,*	. . . . . .

Autres Domeſtiques de la maiſon de Clairville.

La Scene eſt à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & ſe paſſe dans un ſalon de la maiſon de Clairville.

LE FILS NATUREL, OU LES ÉPREUVES DE LA VERTU.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

La Scene eſt dans un ſalon. On y voit un clavecin, des chaiſes, des tables de jeu; ſur une de ces tables un trictrac; ſur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapiſſerie, &c. . . . *dans le fond un canapé,* &c.

DORVAL *ſeul.*

Il eſt en habit de campagne, en cheveux négligés; aſſis dans un fauteuil, à côté d'une table ſur laquelle il y a des brochures. Il

paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie ſur un des bras de ſon fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette ſituation. Il tire ſa montre, & dit :

A Peine eſt-il ſix heures.

Il ſe jette ſur l'autre bras de ſon fauteuil ; mais il n'y eſt pas plûtôt qu'il ſe releve, & dit,

Je ne ſaurois dormir.

Il prend un livre qu'il ouvre au haſard, & qu'il referme preſque ſur le champ, & dit :

Je lis ſans rien entendre

Il ſe leve. Il ſe promene, & dit :

Je ne peux m'éviter .... Il faut ſortir d'ici ... Sortir d'ici ! Et j'y ſuis enchaîné ! J'aime ! ... (*comme effrayé*) & qui aimai-je ? ... J'oſe me l'avouer ; malheureux, & je reſte. (*Il appelle violemment*) Charles. Charles.

SCENE II. (*Cette Scene marche vîte.*)

DORVAL, CHARLES.

(*Charles croit que ſon maître demande ſon chapeau & ſon épée; il les apporte, les poſe ſur un fauteuil, & dit :*

CHARLES.

MOnſieur, ne vous faut-il plus rien?

DORVAL.

Des chevaux; ma chaiſe.

CHARLES.

Quoi, nous partons!

DORVAL.

A l'inſtant. (*Il eſt aſſis dans le fauteuil; & tout en parlant, il ramaſſe des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets*).

CHARLES.

Monſieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai perſonne.

CHARLES.

Cela ſe peut-il?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur. . . .

DORVAL.

(*Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.*) Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur . . . .

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Constance sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? (*d'un ton plus bas*) Et Rosalie ? . . . . vous ne les verrez point ?

DORVAL

(*Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.* ..

CHARLES.

Clairville & Rosalie s'étoient flatés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL

(*soupire, s'agite, &c.*)

CHARLES.

Le bonhomme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bisarres sont rarement sensées. . . . . Clairville! Constance! Rosalie!

DORVAL

(*Brusquement, en se levant*): Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues! à la veille du mariage de votre ami!

DORVAL

(*en colere... à Charles*). Malheureux!...

*

(*à lui-même, en se mordant la levre & se frappant la poitrine*) que je suis . . . . . Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

SCENE III.

DORVAL *seul.*

(*Il continue de se promener & de rêver*).

PArtir sans dire adieu ! il a raison ; cela seroit d'une bisarrerie, d'une inconséquence . . . . Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire ? . . . . Mais après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter & leur en taire le motif ? . . . . . Et Rosalie ? je ne la verrai point ? . . . Non . . . . l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs, sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il

qu'il faut étouffer. . . . . Mais que dira-t-elle ? que penſera-t-elle ? . . . Amour, ſophiſte dangereux, je t'entends.

(*Conſtance arrive en robe de matin, tourmentée de ſon côté par une paſſion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domeſtiques qui rangent le ſalon, & qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval. . . . Charles qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi*).

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, *des Domeſtiques.*

DORVAL.

QUoi, Madame, ſi matin ?

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL (*vîte*).

Je reçois des lettres à l'inſtant. Une affaire preſſée m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé.

Charles, du thé. J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez! Eſt-il poſſible?

DORVAL.

Rien malheureuſement n'eſt plus néceſſaire.

(*Les Domeſtiques qui ont achevé de ranger le ſalon, & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent. Charles laiſſe le thé ſur une des tables. Dorval prend le thé.*)

(*Conſtance, un coude appuyé ſur la table, & la tête panchée ſur une de ſes mains, demeure dans cette ſituation penſive.*)

DORVAL.

Conſtance, vous rêvez.

CONSTANCE (*émue, ou plûtôt d'un ſang froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve . . . mais j'ai tort . . . la vie que l'on mene ici vous ennuie . . . . . Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'eſt pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ? . . . Un air ſombre que je vous trouve . . . .

DORVAL.

Les malheurs laiſſent des impreſſions. . . Vous ſavez . . . Madame . . . je vous jure que depuis long-tems je ne connoiſſois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela eſt, vous revenez ſans doute.

DORVAL.

Je ne ſais . . . Ai-je jamais ſû ce que je deviendrois ?

CONSTANCE

(*après s'être promenée un inſtant*). Ce moment eſt donc le ſeul qui me reſte. Il faut parler. (*une pauſe.*)

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a ſix mois, tranquille & heureuſe. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal aſſortis. Libre de ces

nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur ſur l'averſion de tout lien, & dans la ſécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la ſolitude a tant de charmes! On y reſpire en liberté. J'y joüiſſois de moi. J'y joüiſſois de mes peines paſſées. Il me ſembloit qu'elles avoient épuré ma raiſon. Mes journées toujours innocentes, quelquefois délicieuſes, ſe partageoient entre la lecture, la promenade, & la converſation de mon frere. Clairville me parloit ſans ceſſe de ſon auſtere & ſublime ami. Que j'avois de plaiſir à l'entendre! Combien je deſirois de connoître un homme que mon frere aimoit, reſpectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans ſon cœur les premiers germes de la ſageſſe!

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà ſur vos traces; & cette jeune Roſalie que vous voyez ici étoit l'objet de tous mes ſoins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL,

(*ému & attendri*) Rosalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'esprit, & sur-tout le caractere de cet enfant qui devoit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi, je la rendois prudente. Il est violent, je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois de concert avec vous l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, lorsque vous arrivâtes. Hélas ! . . . .

(*La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, & s'affoiblit un peu*).

Votre présence qui devoit m'éclairer & m'encourager n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournerent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire . . . . & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous, & il me parut que

je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse, me disois-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajoûter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit, c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès, si je parle; c'est le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en seroit venu. (*Une petite pause: ce qui suit doit coûter à dire à une femme, telle que Constance*)

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toûjours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon pro-

jet s'eſt préſenté ſur mes levres. Il m'eſt échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en ſuis toûjours félicitée.

Telle eſt Conſtance. Si vous la fuyez, du-moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle ſe retrouvera dans le ſein de la vertu. Et tandis que tant de femmes déteſteront l'inſtant où l'objet d'une criminelle tendreſſe arracha de leur cœur un premier ſoupir, Conſtance ne ſe rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il ſe mêle quelqu'amertume à ſon ſouvenir, il lui reſtera toûjours une conſolation douce & ſolide dans les ſentimens mêmes que vous lui aurez inſpirés.

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MAdame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attriſtée, dit*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (*& ſort*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faiſant quelques pas, diſtrait & embarraſſé*)

DEs lettres de Paris ... Des affaires qui preſſent ... Un banquier qui chancele....

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point ſans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un ſi grand beſoin de votre ſecours.

DORVAL.

Diſpoſez de moi ; mais ſi vous me rendez juſtice, vous ne douterez pas que je n'aye les raiſons les plus fortes. . . .

CLAIRVILLE (*affligé*).

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Roſalie, & Roſalie ne m'aime plus. Je ſuis deſeſpéré . . . . . Dorval, m'abandonnerez-vous ? . . .

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous ſavez ſi j'aime Roſalie ! . . . Mais non, vous n'en ſavez rien. Devant les autres, l'amour eſt ma premiere vertu ; j'en rougis preſque devant vous . . . . Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut ; mais je l'adore . . . Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai ſouffert ! Avec quel ménagement, quelle délicateſſe j'ai impoſé ſilence à la paſſion la plus forte ! . . . . Roſalie vivoit retirée près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Conſtance. Je voyois Roſalie

tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ſes charmes; je ſentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ſes derniers momens elle appelle ma ſœur, lui tend une main défaillante; & lui montrant Roſalie qui ſe deſoloit au bord de ſon lit, elle la regardoit ſans parler; enſuite elle regardoit Conſtance; des larmes tomboient de ſes yeux; elle ſoupiroit; & ma ſœur entendoit tout cela. Roſalie devint ſa compagne, ſa pupille, ſon éleve; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Conſtance voyoit ma paſſion: Roſalie en paroiſſoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traverſé que par la volonté d'une mere inquiete qui redemandoit ſa fille. Je me préparois à paſſer dans les climats éloignés où Roſalie a pris naiſſance: mais ſa mere meurt; & ſon pere, malgré ſa vieilleſſe, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur; il arrive, & il me trouvera deſolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raiſons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Roſalie ne m'aime plus. A meſure que les obſtacles qui s'oppoſoient à mon bonheur ont diſparu, elle eſt devenue réſervée, froide, indifférente. Ces ſentimens tendres qui ſortoient de ſa bouche avec une naïveté qui me raviſſoit, ont fait place à une politeſſe qui me tue. Tout lui eſt inſipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuſe. M'apperçoit-elle ? ſon premier mouvement eſt de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un évenement ſi deſiré, ſi long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût ſombre pour la ſolitude eſt tout ce qui lui reſte. Conſtance n'eſt pas mieux traitée que moi. Si Roſalie nous cherche encore, c'eſt pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur, ma ſœur même ne paroît plus s'intereſſer à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il se chagrine, & il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis; leur ame est si sensible; leurs organes sont si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée, suffit pour les allarmer. Mon ami, leur ame est semblable au cristal d'une onde pure & transparente où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE. (*affligé*)

Vous me consolez; Dorval, je suis

perdu. Je ne ſens que trop.... que je ne peux vivre ſans Roſalie ; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de ſon pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Roſalie me connoît-elle ; & je ſuis ſi peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me réfuſerez point. Roſalie vous révere. Votre préſence la ſaiſit de reſpect, c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt

l'auguſte privilége de la vertu ; elle en impoſe à tout ce qui l'approche. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL

(*poſant la main ſur l'épaule de Clairville*).

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis !

DORVAL.

Vous exigez . . . .

CLAIRVILLE.

J'exige . . . .

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

QUels nouveaux embarras ! .... le frere ... la sœur ... Ami cruel, amant aveugle, que me proposez-vous ? .... Paroissez devant Rosalie ! Moi, paroître devant Rosalie, & je voudrois me cacher à moi-même... Que deviens-je, si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ? ... Qui me répondra de moi ? ... La vertu ? ... M'en reste-t-il encore ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUstine, approchez mon ouvrage.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considere sa maîtresse).

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

ROSALIE.

(*Point de réponſe de la part de Roſalie; mais des ſoupirs, du ſilence & des larmes*).

JUSTINE.

Perdez-vous l'eſprit, Mademoiſelle? au moment de l'arrivée d'un pere! à la veille d'un mariage! Encore un coup, perdez-vous l'eſprit?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE (*après une pauſe*).

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monſieur votre pere?

ROSALIE.

Non, Juſtine. *Toutes ces queſtions ſe font à différens intervalles dans leſquels Juſtine quitte & reprend ſon ouvrage.*

JUSTINE

(*après une pauſe un peu plus longue*).

Par haſard, eſt-ce que vous n'aimeriez plus Clairville?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE

(*reſte un peu ſtupefaite. Elle dit enſuite*) :

La voilà donc la cauſe de ces ſoupirs, de ce ſilence & de ces larmes? ... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous ſommes folles; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions ſavoir à mille lieues. Qu'ils diſent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir ſi je les en dédis..... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiſelle, que j'approuverois ce caprice..... Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû ſe flater d'avoir un amant tendre, fidele, honnête; de s'être attaché un homme qui eût de l'eſprit, de la figure, des mœurs, c'eſt vous. Des mœurs! Mademoiſelle, des mœurs! ... Je n'ai jamais pû concevoir, moi, qu'on ceſſât d'aimer; à plus forte raiſon qu'on ceſſât ſans ſujet. Il y a là quelque choſe où je n'entends rien.

(Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage) :

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux .... mais il ne faut pas s'en desespérer comme vous faites.... Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh pour celui-là, on ne s'y attend pas.

(Dorval entre, Justine se retire ; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL (*d'un ton un peu ému*).

PErmettez, Mademoiselle, qu'avant mon départ (*à ces mots Rosalie paroît étonnée*), j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus!

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrace?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois legere apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ? . . . Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ? . . . . Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se joüer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je sais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis desolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne sais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'eſt que j'en aime un autre.

DORVAL.

Roſalie! Elle! (*avec un étonnement mêlé de reproches*).

ROSALIE.

Oui, Dorval, . . . Clairville ſera bien vengé!

DORVAL.

Roſalie, . . . ſi par malheur il étoit arrivé . . . que votre cœur ſurpris . . . fût entraîné par un penchant . . . . dont votre raiſon vous fît un crime . . . J'ai connu cet état cruel! . . . Que je vous plaindrois!

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

(*ne lui répond que par le geſte de commiſération*).

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je puſſe en aimer un autre, lorſque je rencontrai l'écueil de ma conſtance

& de notre bonheur . . . Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne sais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pû concevoir que je manquois à Clairville ! . . . Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoûtumée à aimer son rival. . . . Et comment ne l'aurois-je pas aimé ? . . . Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je loüois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien. . . . Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; (*elle ajoûte en baissant les yeux & la voix*) & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime ſans doute?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement*).

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent... Qu'ai-je entendu?... Qu'ai-je dit?... Qui me ſauvera de moi-même?.....
(*Dorval & Roſalie ſe regardent un moment en ſilence. Roſalie pleure amerement. On annonce Clairville*).

SYLVESTRE (*à Dorval*).

Monſieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Roſalie*).

Roſalie... Mais on vient... Y penſez-vous?... C'eſt Clairville. C'eſt mon ami. C'eſt votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laiſſe tomber triſtement ſa bouche ſur cette main, & Roſalie ajoûte*), Adieu, quel mot!

SCENE III.

DORVAL *seul.*

DAns sa douleur, qu'elle m'a paru belle ! Que ses charmes étoient touchans ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux ... « Dorval, vous le savez » ... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur ... Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire ! ...

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXcusez mon impatience. Eh bien, Dorval ! ...

DORVAL.

(*Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ; mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit*) :

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux ſe rempliſſent de larmes ! Je vous entends, je ſuis perdu !

(*Clairville, en achevant ces mots, ſe jette dans le ſein de ſon ami. Il y reſte un moment en ſilence. Dorval verſe quelques larmes ſur lui, & Clairville dit, ſans ſe déplacer, d'une voix baſſe & ſanglotante :*

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel eſt mon crime ? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le ſein ! & vous, le ſeul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon deſeſpoir ! . . . Trahi par ma maîtreſſe ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ? . . . . . Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant, je changerai du-moins de ſupplice. . . . Votre ſilence me ſemble en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL (*en héſitant*).

Roſalie. . . .

CLAIRVILLE (*en héſitant*).

Roſalie. . . .

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit . . . . . ne me paroît plus avoir cet empreſſement qui vous promettoit un bonheur ſi prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! . . . Que me reproche-t-elle !

DORVAL.

Elle n'a pas changé, ſi vous voulez . . . Elle ne vous reproche rien . . . mais ſon pere. . . .

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris ſon conſentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend ſon retour. . . .

Elle craint.... Vous ſavez mieux que moi qu'une fille bien née craint toûjours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obſtacles ſont levés. C'étoit ſa mere qui s'oppoſoit à nos vœux; elle n'eſt plus, & ſon pere n'arrive que pour m'unir à ſa fille, ſe fixer parmi nous, & finir ſes jours tranquillement, dans ſa patrie, au ſein de ſa famille, au milieu de ſes amis. Si j'en juge par ſes lettres, ce reſpectable vieillard ne ſera guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pû l'arrêter; qu'il a vendu ſes habitations; qu'il s'eſt embarqué avec toute ſa fortune, à l'âge ... de quatre-vingts ans, je crois, ſur des mers couvertes de vaiſſeaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout eſpérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il ſemble avoir formés pour ſervir de conſolation & d'encouragement à

la vertu, ſoient tous malheureux ſans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux ! . . . . Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame ! . . . Mais j'ai ſatisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de Roſalie & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi !

CLAIRVILLE.

Conſtance ! hélas, j'ai penſé quelquefois .... Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

SCENE V.

DORVAL *ſeul.*

SUis-je aſſez malheureux ! .. J'inſpire une paſſion ſecrete à la ſœur de mon ami.... J'en prends une inſenſée pour ſa maîtreſſe ; elle, pour moi.... Que fais-je encore dans une maiſon que je remplis de deſordre ? Où eſt l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ? ... (*Il appelle comme un forcené*) Charles, Charles.... On ne vient point.... Tout m'abandonne.... (*Il ſe renverſe dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles*) .... Encore, ſi c'étoient-là les premiers malheureux que je fais ! ... mais non, je traîne par-tout l'infortune.... Triſtes mortels, miſerables jouets des évé-

nemens . . . . ſoyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu! . . . . Je viens ici, j'y porte une ame pure . . . oui; car elle l'eſt encore. . . . J'y trouve trois êtres favoriſés du Ciel; une femme vertueuſe & tranquille; un amant paſſionné & payé de retour; une jeune amante raiſonnable & ſenſible. . . . . . La femme vertueuſe a perdu ſa tranquillité. Elle nourrit dans ſon cœur une paſſion qui la tourmente. L'amant eſt deſeſpéré. Sa maîtreſſe devient inconſtante, & n'en eſt que plus malheureuſe. . . . . Quel plus grand mal eût fait un ſcélérat! . . . O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juſtifier? . . . . Je ne ſai où j'en ſuis. . . . (*Il crie encore*) Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MOnſieur, les chevaux ſont mis. Tout eſt prêt. (*Cela dit, il ſort*).

SYLVESTRE (*entre*).

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. (*Cela dit, il ſort*).

CHARLES

(*rentre, & dit à Dorval, qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute & le regarde.*

(*En cherchant dans ſes poches*), Monſieur ... vous me troublez auſſi avec vos impatiences .... Non, il ſemble que le bon ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon ... Dieu veuille que nous le ratrapions en route ... Je ne penſois plus que j'avois une

une lettre ; & maintenant que j'y pense ; je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre & la donne à Dorval*).

DORVAL.

Et donne donc ? (*Charles sort*).

SCENE VII.

DORVAL *seul.* (*Il lit*).

« LA honte & le remords me poursuivent.... Dorval, vous connoissez » les lois de l'innocence... Suis-je criminelle ? ... Sauvez-moi ! ... Hélas, en » est-il tems encore ? .... Que je plains » mon pere ! ... mon pere ! ... Et Clairville ? je donnerois ma vie pour lui.... » Adieu, Dorval, je donnerois pour vous » mille vies..... Adieu ! ... vous vous » éloignez, & je vais mourir de douleur ».

(*Après avoir lû d'une voix entre-coupée & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & il dit*) :

« La honte & le remords me poursui- » vent ». C'est à moi de rougir, d'être dé- » chiré. . . . « Vous connoissez les lois de » l'innocence ». . . . Je les connus autre- » fois. . . . . « Suis-je criminelle » ? Non, c'est moi qui le suis. . . . . « Vous vous » éloignez, & je vais mourir ». . . . . O Ciel, je succombe ! . . . . (*En se levant*) : Arrachons-nous d'ici. . . . . Je veux . . . . je ne puis . . . . ma raison se trouble. . . . Dans quelles tenebres suis-je tombé ? . . . . . . O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !

(*Après un moment de silence, il se leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au-travers de son écriture, arrive Charles, en criant*).

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MOnsieur, au secours. On assassine... Clairville. . . .

(*Dorval quitte la table où il écrit, laiſſe ſa lettre à moitié, ſe jette ſur ſon épée qu'il trouve ſur un fauteuil, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces mouvemens, Conſtance ſurvient, & demeure fort ſurpriſe de ſe voir laiſſer ſeule par le maître & par le valet*).

SCENE IX.

CONSTANCE *ſeule.*

QUe veut dire cette fuite? .... Il a dû m'attendre. J'arrive, il diſparoît. .... Dorval, vous me connoiſſez mal. ... J'en peux guérir. ...

(*Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite*).

Une lettre!

(*Elle prend la lettre, & la lit*).

« Je vous aime, & je fuis .... hélas, » beaucoup trop tard! ... Je ſuis l'ami de » Clairville. ... Les devoirs de l'amitié, » les lois ſacrées de l'hoſpitalité »? ...

Ciel! quel eſt mon bonheur! .... Il m'aime! ... Dorval, vous m'aimez. ...

(*Elle se promene agitée*) . . . Non, vous ne partirez point . . . . Vos craintes sont frivoles . . . votre délicatesse est vaine. . . . Vous avez ma tendresse. . . . Vous ne connoissez ni Constance ni votre ami. . . . . Non, vous ne les connoissez pas . . . . Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. (*Elle sort de la Scene avec quelque précipitation*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Ils rentrent le chapeau ſur la tête. Dorval remet le ſien avec ſon épée ſur le fauteuil*).

CLAIRVILLE.

SOyez aſſûré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il eſt vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenſer legerement .... Mais que penſez-vous de ces bruits qui avoient appellé Conſtance chez ſon amie?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaiſſeau pris, d'un vieillard appellé Merian ....

DORVAL.

De graces, laiſſons pour un moment ce vaiſſeau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une choſe dont tout le monde s'entretient à-préſent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puiſqu'abſolument vous voulez que je parle ; il s'agiſſoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre leſquels vous m'avez ſecouru, ſont deux méchans & deux lâches. L'un s'eſt fait chaſſer de chez Conſtance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vûes ſur Roſalie. Je les trouve chez cette femme que ma ſœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout ſe ſait ici. Ils doutoient s'il

falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également ſurpris.

DORVAL.

Pourquoi ſurpris ?

CLAIRVILLE.

C'eſt, diſoit l'un, que ma ſœur vous aime.

DORVAL.

Ce diſcours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre que vous aimez ma maîtreſſe.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Roſalie ?

CLAIRVILLE.

Roſalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez ....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon. (*Dorval s'agite*) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il détourne la tête, & ſe couvre le viſage avec les mains*), je leur fis entendre qu'on portoit en ſoi le germe des baſſeſſes (*Dorval eſt tourmenté*) dont on étoit ſi prompt à ſoupçonner autrui, & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on reſpectât ma maîtreſſe, ma ſœur, & mon ami .... Vous m'approuvez, je penſe.

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer ... Non .... Mais.

CLAIRVILLE.

Ce diſcours ne demeura pas ſans réponſe. Ils ſortent. Je ſors. Ils m'attaquent ....

DORVAL.

Et vous périſſiez, ſi je n'étois accouru? ...

CLAIRVILLE.

Il eſt certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'eſt-à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre aſſaſſin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y penſez pas. Vous perdiez votre ami ; mais vous reſtiez, toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuſte envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu ſont grandes, & que le vice obſcur eſt petit devant elles.

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOrval... mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez!... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Rosalie! (*Dorval se contraint subitement*).

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE (*l'arrêtant par le bras*).

Elle est avec Justine. Je l'ai vûe. Je la quitte. N'en soyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le suis d'elle... Je le suis de Dorval... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas... Au moment où il sauve la vie à son ami!... Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui par-

tage tous vos ſentimens; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie.

CONSTANCE

(*tirant une lettre de ſon ſein, la donne à ſon frere, & lui dit*):

Tenez, mon frere, voilà ſon ſecret, le mien, & le ſujet apparemment de ſa mélancolie.

(*Clairville prend la lettre & la lit. Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Roſalie, s'écrie*).

DORVAL

Juſte Ciel! C'eſt ma lettre!

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je ſais tout. Tout eſt arrangé... Quelle délicateſſe vous rendoit ennemi de notre bonheur?.... Vous m'aimiez!... Vous m'écriviez!.. Vous fuiyez!...

(*A chacun de ces mots, Dorval s'agite & ſe tourmente*).

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un ſort

cruel me pourſuit. Madame, cette lettre ... (*bas*) Ciel, qu'allois-je dire!

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere! Quel ſurcroît de bonheur & de reconnoiſſance!

CONSTANCE.

Aux tranſports de ſa joie, reconnoiſſez enfin la vérité de ſes ſentimens & l'injuſtice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore ſuſpendre les vôtres? Dorval, ſi j'ai votre tendreſſe, pourquoi n'ai-je pas auſſi votre confiance?

DORVAL (*d'un ton triſte & avec un air abattu*).

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triſte.

DORVAL

Il eſt vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toûjours de ſe*

taire, Conſtance ajoûte). Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, nous ſommes ſeuls. . . . Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous ? . . . . Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant ? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme . . . mais vous ! . . . Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête panchée & les bras croiſés.*)

Auriez-vous craint que ma ſœur inſtruite des circonſtances de votre naiſſance. . . . .

DORVAL

(*ſans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville*).

Clairville, vous m'offenſez. Je porte

une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne ſeroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval, la triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux....

DORVAL.

(*Bas & avec amertume*). Oui, tout me réuſſit ſingulierement.

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fauſſes.... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi..... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... ſon ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris? Auriez-vous appréhendé que privé par un ſecond mariage de Conſtance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu conſidérable, mais qu'on me croyoit aſſû-

rée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement*).

La voilà, cette Rosalie ! . . . . Clairville, songez à soûtenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE

(*se hâtant d'aller au-devant de Rosalie*).

EST-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'interêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main de Rosalie, qui la retire*).

ROSALIE.

Arrêtez, Monſieur. Je ſens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que ſe terminent ces évenemens pour un homme, les ſuites en ſont toûjours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le haſard nous engage; & l'honneur a ſes lois.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au deſeſpoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre. Ou ſi vous l'avez réſolu, du-moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance. Il en eſt aimé. Il partoit. Une lettre ſurpriſe a tout découvert. . . . . Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie; un mot! & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE

(*tombant dans un fauteuil*).

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE

(*tombe aux genoux de Roſalie*).

DORVAL

(*appelle les domeſtiques*). Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE

(*ſecourant ſa maîtreſſe*). Vous voyez, Mademoiſelle. . . . Vous avez voulu ſortir. . . . Je vous l'avois prédit. . . .

ROSALIE

(*revenant à elle & ſe levant, dit*) :

Allons, Juſtine.

CLAIRVILLE

(*veut lui donner le bras & la ſoûtenir*).

Roſalie. . . .

ROSALIE.

Laiſſez-moi. . . . Je vous hais. . . . Laiſſez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit*) :

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez ? . . . . Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! (*Il pousse l'accent inarticulé du desespoir; il se promene avec agitation; & il répete sous différentes sortes de déclamations violentes*, laissez-moi, je vous hais. *Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas*) : elle me hait ! . . . & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. *Il se taît encore un moment. Il se leve. Il se promene. Il paroît s'être un peu tran-*

quillisé. Il dit) : Oui, je lui ſuis odieux. Je le vois. Je le ſens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il ſe détacher d'elle . . . & mourir ? Parlez. Décidez de mon ſort. (*Charles entre. Clairville ſe promene*).

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES

(*en tremblant, à Clairville qu'il voit agité*).

MOnſieur. . .

CLAIRVILLE.

(*le regardant de côté*) : Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE *bruſquement*).

Qu'il attende.

CHARLES

(*toûjours en tremblant & fort bas*) : C'eſt un malheureux, & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE

(*avec impatience*) : Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRE',

Et les autres Domestiques de la maison attirés par la curiosité, & diversement répandus sur la Scene. Justine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE (*un peu brusquement*) :

QUI êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monsieur, je m'appelle André. Je suis au service d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ses infortunes ; & je venois annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE.

A Rosalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où eſt votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Raſſûrez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous ſommes partis mon maître & moi, ſur le vaiſſeau *l'Apparent*, de la rade du Fort-royal, le ſix du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'eſpérance, il me diſoit : « André, encore » quinze jours, & je verrai mes enfans, & » je les embraſſerai, & je ſerai heureux » une fois du-moins avant que de mourir ».

CLAIRVILLE (*touché*).

(*A Dorval*) : Vous entendez. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monſieur, que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avions ſalué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſque nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, *la paix*, *la paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE

(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur, chacun par l'action qui convient à ſon caractere*).

Priſonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de

profonds ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eumes-nous perdus de vûe, que ſes yeux ſe ſecherent. Son cœur ſe ſerra. Sa vûe s'attacha ſur les eaux, il tomba dans une douleur ſombre & morne qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau qu'il repouſſa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer*).

Cependant nous arrivons dans le port ennemi. . . . Diſpenſez-moi de vous dire le reſte. . . . Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai pluſieurs fois : « Mon maître, mon cher maître ». Il m'entendit, me regarda, laiſſa tomber ſes bras triſtement, ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient . . . Cepen-

dant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la ſoif & des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un inſtant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du deſeſpoir; & que de quelque côté que je regardaſſe, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la ſageſſe, qu'on nous propoſe ſans ceſſe pour modeles! C'eſt ainſi qu'ils traitent les hommes!

DORVAL.

Combien l'eſprit de cette nation généreuſe a changé!

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahiſon, lorſque j'en fus tiré. On me cou-

vrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à-travers des rues pleines d'une populace effrenée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures; tandis qu'un monde tout-à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaisance, & de barbarie!

ANDRÉ.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté, ou si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André?

ANDRÉ.

J'allois à lui; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois

immobile dans ces ténebres, lorſque je fus frappé d'une voix mourante qui ſe faiſoit à peine entendre, & qui diſoit en s'éteignant : « André, eſt-ce toi ? Il y a long» tems que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obſcurité. Je les ſaiſis. Je les baiſai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. (*Une petite pauſe*).

Il étoit nud. Il étoit étendu ſur la terre humide. . . . « Les malheureux qui ſont » ici, me dit-il à voix baſſe, ont abu» ſé de mon âge & de ma foibleſſe pour » m'arracher le pain, & pour m'ôter ma » paille ».

(*Ici tous les Domeſtiques pouſſent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la ſienne. Dorval fait ſigne à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en ſanglotant*).

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends ſous mon maître qui béniſſoit d'une voix expirante la bonté du Ciel . . . .

DORVAL

(*bas, à part, & avec amertume*).
qui le faiſoit mourir dans le fond d'un cachot, ſur les haillons de ſon valet !

ANDRÉ.

Je me ſouvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du ſecours, & je ranimai mon vieux & reſpectable maître. Lorſqu'il eut un peu repris de ſes forces, « André, me dit-il, aye bon courage. » Tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens à ma » foibleſſe qu'il faut que j'y meure ». Alors je ſentis ſes bras ſe paſſer autour de mon cou, ſon viſage s'approcher du mien, & ſes pleurs couler ſur mes joues. « Mon » ami, (me dit-il, & ce fut ainſi qu'il m'appella ſouvent) » tu vas recevoir mes » derniers ſoupirs. Tu porteras mes dernie- » res paroles à mes enfans. Hélas, c'étoit » de moi qu'ils devoient les entendre » !

CLAIRVILLE

(*regardant Dorval, & pleurant*). Ses enfans !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit pendant la traverſée qu'il étoit né françois, qu'il ne s'appelloit point Mérian; qu'en s'éloignant de ſa patrie, il avoit quitté ſon nom de famille pour des raiſons que je ſaurois un jour. Hélas, il ne croyoit pas ce jour ſi prochain! Il ſoupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorſque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet ancien correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur! lorſqu'il jetta ſes regards ſur un vieillard qui ne lui paroiſſoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tomberent de ſes yeux. Il ſe dépouilla. Il le couvrit de ſes vêtemens; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques poſſibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougiſſoit en ſecret de la cruauté & de l'injuſtice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injuſtice!

ANDRÉ

(*s'essuyant les yeux, & reprenant un air tranquille*).

Bien-tôt mon maître reprit de la ſanté & des forces. On lui offrit des ſecours, & je préſume qu'il en accepta; car au ſortir de la priſon, nous n'avions pas dequoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorſque mon maître me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie!) me dit: « André, » n'as-tu plus rien à faire ici »? Non, Monſieur, lui répondis-je.... « Et nos » compatriotes que nous avons laiſſés dans » la miſere d'où la bonté du Ciel nous a » tirés, tu n'y penſes donc plus? Tiens, » mon enfant, va leur dire adieux ». J'y courus. Hélas, de tant de miſérables il n'en reſtoit qu'un petit nombre, ſi exténués, ſi proches de leur fin, que la plûpart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(*On garde ici un assez long silence, après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur se promene vers le fond du salon*).

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami. (*Ici Dorval se retourne du côté d'André, & lui donne attention*).

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois; & mon maître comptoit me suivre de près.

(*Dorval continue de se promener en rêvant*).

CLAIRVILLE.

Avez-vous vû Rosalie?

ANDRÉ.

Non, Monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent*).

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un ſilence pendant lequel Dorval eſt reſté immobile, la tête baiſſée, l'air penſif, & les bras croiſés, (c'eſt aſſez ſon attitude ordinaire) & Clairville s'eſt promené avec agitation, Clairville dit*).

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'eſt-il pas fatal pour la probité ? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle il y ait un ſeul honnête-homme heureux ſur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un ſeul méchant. Mais, Clairville, laiſſons la morale. On en raiſonne mal, quand on croit avoir à ſe plaindre du Ciel.... Quels ſont maintenant vos deſſeins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Roſalie. Hélas, c'eſt le ſeul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrete de son inconstance. Mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi à-présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée ? S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presqu'indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presqu'évident qu'en l'acceptant, j'acheverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit.... Ce vieillard... Ses discours... Son caractere... Ce changement de nom... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsede, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

SC-

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il semble que d'épaisses ténébres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux ! . . . O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos ! . . . Le mensonge, la dissimulation, me sont en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie . . . Que doit-elle penser de moi ? . . . . Que déciderai-je de son amant ? . . . Quel parti prendre avec Constance ? . . . Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ? . . . Un évenement imprévû a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir . . . Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais

je ne me rendrai pas le plus vil . . . Vertu douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous ſerez obéie. O vertu, qu'es-tu, ſi tu n'exiges aucun ſacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, ſi tu n'impoſes aucune loi . . . . Clairville épouſera donc Roſalie ! . . .

(*Il tombe preſque ſans ſentiment dans un fauteuil ; il ſe releve enſuite, & il dit*). . . . Non, je n'enleverai point à mon ami ſa maîtreſſe. Je ne me dégraderai point juſque-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de ſon cœur ! . . . Mais Clairville n'a point de fortune. Roſalie n'en a plus . . . Il faut écarter ces obſtacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne conſole ? Ah, je commence à reſpirer ! . . . .

Si je n'épouſe point Roſalie, qu'ai-je beſoin de fortune ? Quel plus digne uſage que d'en diſpoſer en faveur de deux êtres qui me ſont chers ? Hélas, à bien juger, ce ſacrifice ſi peu commun n'eſt rien . . .

Clairville me devra ſon bonheur! Roſalie me devra ſon bonheur! Le pere de Roſalie me devra ſon bonheur! . . . Et Conſtance? . . . Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oſeroit s'attacher à ma deſtinée . . . En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai ſans doute un repos qui me fuit? . . (*il ſoupire.*) . . . Dorval, pourquoi ſouffres-tu donc? Pourquoi ſuis-je déchiré? O vertu, n'ai-je point encore aſſez fait pour toi!

Mais Roſalie ne voudra point accepter de moi ſa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriſer . . . . Il faudra donc la tromper! . . . Et ſi je m'y reſous, comment y réuſſir? . . . Prévenir l'arrivée de ſon pere? . . . Faire répandre par les papiers publics que le vaiſſeau qui portoit ſa fortune étoit aſſûré? . . . . Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu? . . . Pourquoi non? . . . Le moyen eſt naturel. Il me plaît. Il ne

faut qu'un peu de célérité. (*Il appelle Charles*). Charles. (*Il se met à une table, & il écrit*).

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

(*Il lui donne un billet, & dit*):

A Paris, chez mon banquier.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien, Mademoiſelle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vû. Monſieur votre pere arrive ; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE (*un mouchoir à la main*).

Que puis-je contre le ſort ? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment le reſte n'eſt rien ?

ROSALIE.

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiſelle. Il n'y en a point qui laſſe plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ? . . . C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y regnoit.

ROSALIE (*assise & pleurant*).

Amant qui m'étois alors si cher ! Clairville que j'estime & que je desespere ! O toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes.

Justine, que penses-tu de ce Dorval ? . . Le voilà donc cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux ! Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité ! . . . Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi. . . . (*En se levant*). Mais j'entends quelqu'un. . . . Justine, si c'étoit lui ? . . .

JUSTINE

Mademoiſelle, ce n'eſt perſonne.

ROSALIE.

(*Elle ſe raſſied, & dit*) :

Qu'ils ſont méchans ces hommes ! & que nous ſommes ſimples ! ... Vois, Juſtine, comme dans leur cœur la vérité eſt à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la baſſeſſe ! .... Ce Dorval qui expoſe ſa vie pour ſon ami, c'eſt le même qui le trompe, qui trompe ſa ſœur, qui ſe prend pour moi de tendreſſe. Mais pourquoi lui reprocher de la tendreſſe ? C'eſt mon crime. Le ſien eſt une fauſſeté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE (*allant au-devant de Conſtance*).

AH, Madame, en quel état vous me ſurprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puiſſiez-vous toûjours être heureuſe !

CONSTANCE

(*s'aſſied, fait aſſeoir Roſalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains*).

Roſalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choſes de la vie, & vous ſavez ſi je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'eſt détruit en un moment.

CONSTANCE.

Conſtance vous reſte . . . & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un ſéjour où ma douleur eſt importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuſte & cruelle. Mais ce n'eſt point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le ſein du bonheur, j'oubliai

de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vûe les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez. . . . Mais votre pere ? . . .

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes ! . . . Madame, vous serez mere un jour. . . . Que je vous plains ! . . .

CONSTANCE.

Rosalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur. . . . Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser ? . . . . Rosalie, ne détachez point votre sort du mien ? Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage sera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE

(*dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se leve avec une sorte d'indignation, & dit*) :

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute ſon eſtime.

ROSALIE.

Un étranger ! . . . un inconnu ! . . . un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous ! . . . dont on n'a jamais nommé les parens ! . . . dont la vertu peut-être feinte. . . . Madame, pardonnez. . . . J'oubliois. . . . . Vous le connoiſſez bien ſans doute ? . . .

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais ſouffrez que je vous faſſe luire un rayon d'eſpérance.

ROSALIE.

J'ai eſpéré. J'ai été trompée. Je n'eſpérerai plus.

CONSTANCE

(*ſourit triſtement*).

ROSALIE.

Hélas, ſi Conſtance eût été ſeule, retirée comme autrefois ; peut-être . . . . encore, n'eſt-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie

devient malheureuſe. On craint de ſe manquer à ſoi-même. Un premier mouvement de généroſité nous emporte. Mais le tems! le tems! .... Madame, les malheureux ſont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoûtume peu-à-peu au ſpectacle de leur douleur. Bientôt on s'en laſſe. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu; ſauvons du-moins notre amitié du naufrage.... Il me ſemble que je dois déjà quelque choſe à l'infortune.... Toûjours ſoûtenue de vos conſeils, Roſalie n'a rien fait encore dont elle puiſſe s'honorer à ſes propres yeux. Il eſt tems qu'elle apprenne ce dont elle ſera capable, inſtruite par Conſtance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le ſeul bien qui lui reſte, celui de ſe connoître elle-même?

CONSTANCE.

Roſalie, vous êtes dans l'enthouſiaſme; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur eſt de roidir une ame, le dernier eſt de la briſer... Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi, n'en

craignez-vous rien pour vous ſeule ? .... Songez, Roſalie, que l'infortune vous rend ſacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de reſpect au malheur ; rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois ... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai ſouffert. Je crois avoir acquis le droit de préſumer quelque choſe de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant ſur mon amitié que ſur votre courage ... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Conſtance, ne ſerez-vous pas injuſte ?.. Mais les idées de bienfait & de reconnoiſſance vous effrayeroient-elles ? Rendez votre tendreſſe à mon frere, & c'eſt moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne ... J'ajoûterois ſi peu de choſe à ſon triomphe. (*Dorval entre*).

CONSTANCE.

Roſalie .... Dorval, retenez cet enfant ... Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MAdame, laiſſons lui le triſte plaiſir de s'affliger ſans témoins.

CONSTANCE.

C'eſt à vous à changer ſon ſort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de ſon repos.

DORVAL.

Madame, ſouffrez que je vous parle librement; qu'en vous confiant ſes plus ſecretes penſées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faiſiez pour lui, & que du-moins il ſoit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez le bonheur de

Dorval ; mais connoiſſez-vous bien Dorval ?... De foibles ſervices dont un jeune homme bien né s'eſt exagéré le mérite. Ses tranſports à l'apparence de quelques vertus. Sa ſenſibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'eſprit de Clairville eſt jeune ; Conſtance doit porter de moi d'autres jugemens. (*Une pauſe*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'eſt le ſeul avantage qu'il ait voulu m'accorder... Mais ce cœur eſt flétri, & je ſuis, comme vous voyez... ſombre & mélancolique. J'ai.... de la vertu, mais elle eſt auſtere ; des mœurs, mais ſauvages.... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes, mais elles ſont rares & cruelles.... Non, un homme de ce caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſûrez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus,

je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis, & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous ; il s'eſt appeſanti ſur moi... Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de tems ! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le deſert & la ſociété ; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, iſolé, inconnu, négligé, ſans avoir éprouvé la tendreſſe de perſonne, ni rencontré perſonne qui recherchât la mienne, lorſque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la ſienne. Ce fut dans ſon ſein que je verſai un torrent de ſentimens qui cherchoient depuis ſi long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'e-

xiſter ſeul . . . Que j'ai payé cher cet inſtant de bonheur ! . . . Si vous ſaviez . . . .

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a ſon terme ; & j'oſe croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous ſommes aſſez éprouvé le ſort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur . . . Je hais le commerce des hommes, & je ſens que c'eſt loin de ceux-mêmes qui me ſont chers que le repos m'attend . . . Madame, puiſſe le Ciel vous accorder ſa faveur qu'il me refuſe, & rendre Conſtance la plus heureuſe des femmes ! . . (*un peu attendri*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de ſon cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, ſi vous

quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils veulent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre humain son ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez... Vous, renoncer à la société! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

DORVAL.

Mais le malheur me suit, & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui

veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement? .... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniſer leur eſpece. J'ai ſenti dans mon cœur que l'univers ne ſeroit jamais pour moi qu'une vaſte ſolitude, ſans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur! Il a effarouché une ame ſimple qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrete . . . Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme! . . . Il ſeroit pere! . . . Il auroit des enfans! . . . Des enfans! . . . Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de fantômes, & je n'en ſuis pas étonnée. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire . . . . Dorval, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos

passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur & de la bassesse réelles; du bonheur véritable & de la misere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils ayent une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En souriant avec dignité, elle ajoûte*)... Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes. Vos fils seront nobles & fiers. Tous vos enfans seront charmans.

DORVAL

(*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit*) : . . .

Si par malheur Constance se trompoit... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans. Je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE (*d'un ton pathétique & d'un air pénétré*).

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre

ame n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins puiſſant que celui de la beauté ſur nos ſens. Qu'il eſt dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun ſentiment réfléchi. Que c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas. Que l'imitation nous eſt naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice.... Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons!

DORVAL.

Oui, ſi nous ſavions en faire uſage.... Mais je veux qu'avec des ſoins aſſidus, ſecondés d'heureux naturels, vous puiſſiez les garantir du vice; en ſeront-ils beaucoup moins à plaindre? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les ſuivront juſqu'au tombeau? La folie & la miſere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monſtrueuſes



dont il eſt tour-à-tour l'auteur & la victime? Ah, Conſtance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeſte,

Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés?

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatiſme a cauſés, & ceux qu'il en faut craindre.... Mais s'il paroiſſoit aujourd'hui... parmi nous... un monſtre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténebres, où ſa fureur & ſes illuſions arroſoient de ſang cette terre.... qu'on vît ce monſtre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le ſecours du Ciel,.... & tenant la loi de ſon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets..... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a ſans doute encore des bar-

bares ; & quand n'y en aura-t-il plus ? Mais les tems de barbarie ſont paſſés. Le ſiecle s'eſt éclairé. La raiſon s'eſt épurée. Ses préceptes rempliſſent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inſpire aux hommes la bienveillance générale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théatres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentimens d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont ſur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours ſur la vertu malheureuſe, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'eſt vous-même ; ce ſont les hommes qui vous reſſemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel ſera mon devoir & le vôtre ! ſi-

non de les accoûtumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choſes, que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur repréſenterons ſans ceſſe que les lois de l'humanité ſont immuables, que rien n'en peut diſpenſer, & nous verrons germer dans leurs ames ce ſentiment de bienfaiſance univerſelle qui embraſſe toute la nature. . . . . Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'enviſageoit point le ſyſtème général des êtres ſenſibles, ſans en deſirer fortement le bonheur, ſans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle ſoit jamais formée dans mon ſein & de votre ſang.

DORVAL.

Conſtance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont une limite ; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval ; ſi

la vertu manque à vos enfans, ils seront toûjours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? on en parle beaucoup.

CONSTANCE

C'eſt la choſe dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les ſacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ! & malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle, s'enivrer de ſa douce vapeur, & trouver la fin de ſes jours dans cette ivreſſe.

DORVAL.

Quelle femme ! (*Il eſt étonné. Il garde le ſilence un moment. Il dit enſuite*) :

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduiſez-vous ? Vous m'arrachez le myſtere de ma naiſſance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop ſenſible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puiſſans,

avoient forcé mon pere de paſſer aux Iſles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit ſe flater de devenir ſon époux. Privé de cet eſpoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Conſtance, je ſuis cet enfant..... Mon pere a fait pluſieurs voyages en France. Je l'ai vû. J'eſpérois le revoir encore, mais je ne l'eſpere plus. Vous voyez; ma naiſſance eſt abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a diſparu.

CONSTANCE.

La naiſſance nous eſt donnée; mais nos vertus ſont à nous. Pour ces richeſſes toûjours embarraſſantes & ſouvent dangereuſes, le Ciel, en les répandant indifféremment ſur la ſurface de la terre, & les faiſant tomber ſans diſtinction ſur le bon & ſur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naiſſance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voila ce qu'un peu de raiſon m'avoi-

appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos ſecrets; & il ne me reſtoit à ſavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Roſalie eſt malheureuſe. Clairville eſt au deſeſpoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Roſalie. Sans doute, c'eſt à nous à rapprocher ces deux êtres ſi dignes d'être unis. Si nous y réuſſiſſons, j'oſe eſpérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *ſeul.*

VOilà la femme par qui Roſalie a été élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!

SCENE V,

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col*).

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si-bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de desespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.

DORVAL (*en souriant*).

Je savois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisans ; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'in-

trigue eſt prompte, mais vile ; par les armes, glorieuſe, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il eſt d'autres états qui menent rapidement à la richeſſe ; m is le Commerce eſt preſque le ſeul où les grandes fortunes ſoient proportionnées au travail, à l'induſtrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'eſpere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous penſez juſte. Je vois que l'amour eſt ſans préjugé. Mais ne ſongez qu'à fléchir Roſalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaiſſeau qui portoit ſa fortune eſt tombé entre les mains des ennemis, il étoit aſſuré, & la perte n'eſt rien. La nouvelle en eſt dans les papiers publics, & je vous conſeille de l'annoncer à Roſalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL. (*Il ſe promene*).

IL ne la fléchira point. . . . .Non. . . . . Mais pourquoi, ſi je veux? . . . . Un exemple d'honnêteté, de courage . . . un dernier effort ſur moi-même . . . ſur elle . . .

CHARLES

(*entre & reſte debout ſans mot dire, juſqu'à ce que ſon maître l'apperçoive. Alors il dit*) :

Monſieur, j'ai fait remettre à Roſalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. (*Il donne à ſon maître le reçû de Roſalie.*

DORVAL.

Il ſuffit. (*Charles ſort. Dorval ſe promene encore; & après une courte pauſe, il dit*) :

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

J'Aurai donc tout ſacrifié. La fortune ! (*Il répete avec dédain*) : la fortune ! ma paſſion ! la liberté. . . . . . Mais le ſacrifice de ma liberté eſt-il bien réſolu ! . . . . O raiſon ! qui peut te réſiſter quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ? . . . Homme petit & borné, aſſez ſimple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune ſont de quelqu'importance dans l'univers ; qu'un concours de haſards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de ſa deſtinée : viens entendre Conſtance ; & reconnois la vanité de tes penſées. . . . . Ah, ſi je pouvois trouver en moi la force de ſens & la ſupériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Roſalie, elle m'entendroit, & Clairville ſeroit heureux. . . . .

Mais

Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas ſur cette ame tendre & flexible, le même aſcendant que Conſtance a ſu prendre ſur moi? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu ſon empire? . . . Voyons-la, parlons-lui, & eſpérons tout de la vérité de ſon caractere, & du ſentiment qui m'anime. C'eſt moi qui ai égaré ſes pas innocens; c'eſt moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement; c'eſt à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

(*Rosalie sombre, se promene ou reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit*).

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers! Votre fortune est réparée! Vous devenez maîtresse de votre sort! Et rien ne vous touche. En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

.... Un lien éternel va les unir!... Justine, André est-il instruit? Est-il parti? Revient-il?

JUSTINE.

Mademoiselle, qu'allez-vous faire?

ROSALIE.

Ma volonté... Non, mon pere n'en-

trera point dans cette maiſon fatale! . . . Je ne ſerai point le témoin de leur joie. . . J'échapperai du-moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(Il arrive précipitamment; & tout en approchant de Roſalie, il ſe jette à ſes genoux, & lui dit):

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie! Je ſais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous? D'un homme qui vous adore, qui quittoit ſans regret ſon pays, ſa famille, ſes amis, pour traverſer les mers, pour aller ſe jetter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir ou vous obtenir . . . . . Alors Roſalie, tendre, ſenſible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'eſt elle qui les cauſe.

ROSALIE

(*émue & un peu déconcertée*). Cet André eſt un imprudent. Je ne voulois pas que vous ſuſſiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

(*Vivement*). Je n'ai jamais trompé perſonne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'eſt me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fuſſiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux ſans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur. (*Il eſt toûjours*

aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tombe la tête appuyée contr'elle, & garde un moment le silence).... Vous ne deviez jamais changer!... Vous le jurâtes!... Insensé que j'étois, je vous crus.... Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue? Que sont devenus vos sermens?... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens; il ne vous reste rien des vôtres... Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ni ces instans si doux où je lisois mes sentimens dans vos yeux?.... Où ces mains (*il en prend une*) daignoient essuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour.... Rosalie,

ne me deſeſpérez pas! . . . par pitié pour vous-même. Vous ne connoiſſez pas votre cœur. Non, vous ne le connoiſſez pas. Vous ne ſavez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup ſouffert.

CLAIRVILLE.

Je laiſſerai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injuſtice vous ſuivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement*). Que voulez-vous de moi?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pauſe*). Dorval eſt votre ami?

CLAIRVILLE.

Il ſait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périſſois par vos rigueurs. Ses conſeils m'ont conſervé. Sans Dorval, je ne ſerois plus.

ROSALIE

Il vous trompe, vous dis-je. C'eſt un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant! Roſalie, y penſez-vous? Il eſt au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur; c'eſt Dorval & Roſalie. Les attaquer dans cet aſile, c'eſt me cauſer une peine mortelle. Dorval un méchant! C'eſt Roſalie qui le dit! Elle!... Il ne lui reſtoit plus pour m'accabler que d'accuſer mon ami! (*Dorval entre*).

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VEnez, mon ami. Venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un desespoir sans fin; moi qui mourrois plûtôt que de lui causer la peine la plus legere.

(*Cela dit, il cache ses larmes; il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du salon, dans l'attitude d'un homme desolé*).

DORVAL

(*montrant Clairville à Rosalie, lui dit*): Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous? Un desespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi!

(*Clairville se leve, & s'en va comme un*

homme qui erre. Rosalie le suit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie) :

S'il s'afflige, c'est du-moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur... Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne ; nous nous les cachons... Dorval & Rosalie, contens d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret..... (*ici il se tourne subitement vers Rosalie*).... Ah, Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte ? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regrets.

(*Il s'arrête un peu, puis il dit*) :

Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Elle m'est plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(*Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête panchée sur une main, & Dorval continue*).

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur ; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement*). Quand nous avons commis le mal,

il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous ſuivez un penchant injuſte, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards ſont ceux des deux perſonnes que nous révérons le plus ſur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baiſſée. (*Roſalie ſoupire*).

Et loin de Clairville & de Conſtance, où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle ſeroit notre ſociété ? . . . Etre méchant, c'eſt ſe condamner à vivre, à ſe plaire avec les méchans ; c'eſt vouloir demeurer confondus dans une foule d'êtres ſans principes, ſans mœurs & ſans caractere ; vivre dans un menſonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; loüer en rougiſſant la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des ſyſtèmes que le ſouffle d'un

homme de bien renverſe ; ſe fermer pour toûjours la ſource des véritables joies, des ſeules qui ſoient honnêtes, auſteres & ſublimes ; & ſe livrer, pour ſe fuir, à l'ennui de tous ces amuſemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de ſoi-même, & où la vie s'échappe & ſe perd. . . . . Roſalie, je n'exagere point. Lorſque le fil du labyrinthe ſe rompt, on n'eſt plus maître de ſon ſort ; on ne ſait juſqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoiſſez encore qu'une partie de votre péril.

Roſalie, vous avez été ſur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puiſſe poſſéder ſur la terre ; un bien qu'elle doit inceſſamment demander au Ciel, qui en eſt avare ; un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injuſtice le jour le plus ſolennel de votre vie, & vous condamner à rougir au ſouvenir d'un inſtant qu'on ne doit ſe rappeller qu'avec un ſentiment délicieux. . . . Songez qu'aux piés de ces autels où vous auriez reçu mes ſer-

mens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & deſeſpéré vous auroit ſuivie. Vous euſſiez vû le regard ſevere de Conſtance attaché ſur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union .... Et ce mot ſi doux à prononcer & à entendre, lorſqu'il aſſure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu conſacroient les deſirs; ce mot fatal eût ſcellé pour jamais notre injuſtice & notre malheur. . . Oui, Mademoiſelle, pour jamais. L'ivreſſe paſſe. On ſe voit tels qu'on eſt. On ſe mépriſe. On s'accuſe, & la miſere commence. (*Il échappe ici à Roſalie quelques larmes qu'elle eſſuie furtivement*).

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorſqu'elle a pû trahir ſon amant? en une homme, lorſqu'il a pû tromper ſon ami? . . . Mademoiſelle, il faut que celui qui oſe s'engager en des liens indiſſolubles, voie dans ſa compagne la premiere des femmes; & malgré elle, Roſalie ne verroit en moi que le dernier des hommes....

Cela ne peut être. . . . Je ne ſaurois trop reſpecter la mere de mes enfans ; & je ne ſaurois en être trop conſidéré.

Vous rougiſſez. Vous baiſſez les yeux... Quoi donc ? Seriez-vous offenſée qu'il y eût dans la nature quelque choſe pour moi de plus ſacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces inſtans humilians & cruels, où vous me mépriſiez ſans doute, où je me haïſſois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flotantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées...

Que nous avons été malheureux, Mademoiſelle ! Mais mon malheur a ceſſé au moment où j'ai commencé d'être juſte. J'ai remporté ſur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je ſuis rentré dans mon caractere. Roſalie ne m'eſt plus redoutable ; & je pourrois ſans crainte lui avoüer tout le deſordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorſque dans le plus grand trouble de ſentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je ré-

pondois . . . Mais un événement imprévû, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi . . . Je suis libre . . .

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue*).

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement! Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassûroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE

(*d'une voix tremblante*). Dorval . . . .

DORVAL (*avec humanité*).

Rosalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse?

DORVAL.

Nous avons placé l'eſtime de nous-mêmes à un haut prix !

ROSALIE.

Eſt-ce mon deſeſpoir que vous voulez?

DORVAL.

Non. Mais il eſt des occaſions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami. .. Oui, j'en aurai le courage..... Je brûle de voir Conſtance. . . . Je ſais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah, Roſalie, je vous reconnois. C'eſt vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais! Vous voilà digne de l'amitié de Conſtance, de la tendreſſe de Clairville, & de toute mon eſtime; car j'oſe à-préſent me nommer.

SCENE

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au-devant de Conſtance*).

VEnez, Conſtance. Venez recevoir de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiſelle, courez embraſſer votre pere. Le voilà.

SCENE V. & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu ſous les bras par* CLAIRVILLE *& par* ANDRE'; CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maiſon.*

ROSALIE.

MOn pere!

DORVAL.

Ciel ! que vois-je ! C'eſt Lyſimond ! c'eſt mon pere !

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'eſt moi. (*A Dorval & à Roſalie*). Approchez mes enfans, que je vous embraſſe... Ah, ma fille ! .. Ah, mon fils ! .... (*Il les regarde*). Du-moins, je les ai vûs.... (*Dorval & Roſalie ſont étonnés. Lyſimond s'en apperçoit*). Mon fils, voilà ta ſœur ... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere !

DORVAL.

Ma ſœur !

ROSALIE.

Dorval !

DORVAL.

Roſalie !

Ces mots ſe diſent avec toute la vîteſſe de la ſurpriſe, & ſe font entendre preſqu'au même inſtant.

LYSIMOND. (*Il eſt aſſis*).

Oui, mes enfans ; vous ſaurez tout.... Approchez, que je vous embraſſe encore..... (*Il leve ſes mains au Ciel*)..... Que le Ciel qui me rend à vous, qui vous

rend à moi, vous béniſſe. . . . qu'il nous béniſſe tous. . . . (*A Clairvile*) : Clairville. (*A Conſtance*) : Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ſes enfans. Je les croyois perdus pour moi. . . . Je me ſuis dit cent fois : Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas, ils s'ignoreront toûjours ! . . . Quand je partis, ma chere Roſalie, mon eſpérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendreſſe ; qui te ſervît d'appui, quand je ne ſerai plus . . . &, mon enfant, ce ſera bientôt. . . Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore ſur vos viſages ces tranſports que je m'étois promis ? . . . Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous afflige.... Ah, mes enfans ; j'ai tant travaillé, tant ſouffert ! . . . Dorval, Roſalie. (*en diſant ces mots, le vieillard tient ſes bras étendus vers ſes enfans qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à ſe reconnoître*).

(*Dorval & Roſalie ſe regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont enſemble*

embrasser les genoux de leur pere, en s'écriant) :

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere !

LYSIMOND

(leur imposant ses mains & levant les yeux au Ciel, dit) :

O Ciel ! je te rends graces ! mes enfans se sont vûs ; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toûjours. Approchez que je vous unisse.

(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit).

ROSALIE *(en interrogation).*

Mon pere ?...

LYSIMOND.

Mon enfant ?...

ROSALIE.

Conſtance . . . Dorval . . . ils ſont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Conſtance & à Dorval*).

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

Conſtance & Dorval s'approchent gravement de Lyſimond. Le bon vieillard prend la main de Conſtance, la baiſe, & lui préſente celle de ſon fils, que Conſtance reçoit).

LYSIMOND

(*pleurant & s'eſſuyant les yeux avec la main, dit*) :

Celles-ci ſont de joie, & ce ſeront les dernieres. . . . . Je vous laiſſe une grande fortune. Joüiſſez-en comme je l'ai acquiſe. Ma richeſſe ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez poſſéder ſans remords. . . . . Roſalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent ſur moi. . . . Mon enfant, tu ſauras tout ; je te l'ai déjà dit. . . . Epargne cet aveu à ton pere, à un frere ſenſible & délicat. . . Le Ciel qui a trempé

d'amertumes toute ma vie, ne m'a réſervé de purs que ces derniers inſtans. Cher enfant, laiſſe-m'en joüir. . . . . Tout eſt arrangé entre vous. . . . . Ma fille, voilà l'état de mes biens. . . .

ROSALIE.

Mon pere . . . .

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il eſt tems que vous viviez, & que je ceſſe; demain, ſi le Ciel le veut, ce ſera ſans regret . . . Tiens, mon fils, c'eſt le précis de mes dernieres volontés. Tu les reſpecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'eſt à lui que je devrai la ſatisfaction de mourir au milieu de vous. Roſalie, je me reſſouviendrai d'André, lorſque ta main me fermera les yeux. . . . Vous verrez, mes enfans, que je n'ai conſulté que ma tendreſſe, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite eſt peu de choſe. Vous la ſupporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je? Mon pere. . . . on m'a

remis . . . (*Elle présente à son pere le porte-feuille envoyé par Dorval*).

LYSIMOND.

On t'a remis . . . Voyons . . . (*Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit*) . . . Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement*).

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi ; il me sacrifioit sa fortune !

ROSALIE (*à Clairville*).

Sa passion !

CONSTANCE (*à Clairville*).

Sa liberté !

CLAIRVILLE.

Ces mots se disent avec beaucoup de vîtesse, & sont presque entendus en même tems.

Ah, mon ami ! (*Il l'embrasse*).

ROSALIE

(*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la vûe*).

Mon frere. . . .

DORVAL (*en souriant*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu leur ayes donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.

J'Ai promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene ; & le voici. Lyſimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ſes amis qui étoit à-peu-près de ſon âge, & qui avoit ſa taille, ſa voix, & ſes cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le ſalon, comme Lyſimond y étoit entré la premiere fois, tenu ſous les bras par Clairville & par André, & couvert des habits que ſon ami avoit apportés des priſons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant ſous les yeux de toute la famille, un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été ſi reſpectable & ſi cher, perſonne ne put retenir ſes larmes. Dorval pleuroit. Conſtance & Clairville pleuroient. Roſalie étouffoit ſes ſanglots & détournoit ſes regards. Le vieillard qui repréſentoit Lyſimond, ſe troubla, & ſe mit à pleurer auſſi. La douleur paſſant des maîtres aux domeſtiques, devint générale, & la Piece ne finit pas.

Lorſque tout le monde fut retiré, je ſortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faiſant, j'eſſuyois mes yeux, & je me diſois pour me conſoler, car j'avois l'ame triſte: « Il faut » que je ſois bien bon de m'affliger ainſi. » Tout ceci n'eſt qu'une comédie. Dorval » en a pris le ſujet dans ſa tête. Il l'a dialo- » guée à ſa fantaiſie; & l'on s'amuſoit au- » jourd'hui à la repréſenter ».

Cependant quelques circonſtances m'embarraſſoient. L'hiſtoire de Dorval étoit connue dans le pays. La repréſentation en avoit été ſi vraie, qu'oubliant en pluſieurs endroits que j'étois ſpectateur, & ſpectateur ignoré, j'avois été ſur le point de ſortir de ma place, & d'ajoûter un perſonnage réel à la ſcene. Et puis comment arranger avec mes idées ce qui venoit de ſe paſſer? Si cette piece étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pû jouer la derniere ſcene? Quelle étoit la cauſe de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vûe du vieillard qui faiſoit Lyſimond?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la ſoirée délicieuſe & cruelle que je devois à ſa complaiſance. . . .

« Vous avez donc été content de ce-» la » ? . . .

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement impoſé, qu'il m'étoit impoſſible de prononcer ſur le reſte; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la derniere ſcene, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon ſentiment. . . .

« Votre ſentiment ! & n'en ſais-je pas » à-préſent ce que j'en veux ſavoir ? Une » piece eſt moins faite pour être lue que » pour être repréſentée; la repréſentation » de celle-ci vous a plû. Il ne m'en faut pas » davantage. Cependant la voilà. Liſez-» la; & nous en parlerons ».

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête repoſée; & nous en parlâmes le lendemain, & les deux jours ſuivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris ! . . . Ce sont peut-être les mêmes idées ; mais le génie de l'homme n'y est plus. . . . C'est envain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je suis seul, parmi la poussiere des livres & dans l'ombre d'un cabinet. . . . Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté ſans ſuccès de terminer une affaire qui diviſoit depuis long-tems deux familles du voiſinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la diſpoſition de ſon ame alloit répandre une teinte obſcure ſur notre entretien. Cependant je lui dis :

« Je vous ai lu. Mais je ſuis bien trompé, » ou vous ne vous êtes pas attaché à ré- » pondre ſcrupuleuſement aux intentions » de M. votre pere. Il vous avoit recom- » mandé, ce me ſemble, de rendre les cho- » ſes comme elles s'étoient paſſées ; & j'en » ai remarqué pluſieurs qui ont un caracte- » re de fiction qui n'en impoſe qu'au théa- » tre, où l'on diroit qu'il y a une illuſion » & des applaudiſſemens de convention.

» D'abord vous vous êtes aſſervi à la » loi des unités. Cependant il eſt incroya-

» ble que tant d'évenemens ſe ſoient paſſés
» dans un même lieu ; qu'ils n'ayent occupé
» qu'un intervalle de vingt-quatre heures,
» & qu'ils ſe ſoient ſuccédés dans votre hiſ-
» toire, comme ils ſont enchaînés dans vo-
» tre ouvrage ».

Vous avez raiſon. Mais ſi le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la repréſentation? Si les évenemens en ont été ſéparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confuſion? Et s'ils ſe ſont paſſés en différens endroits de la maiſon, que je devois auſſi les répandre ſur le même eſpace?

Les loix des trois unités ſont difficiles à obſerver, mais elles ſont ſenſées.

Dans la ſociété, les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage ſur une infinité d'objets différens; mais au théatre où l'on ne repréſente que des inſtans particuliers

de la vie réelle, il faut que nous ſoyions tout entiers à la même choſe.

J'aime mieux qu'une piece ſoit ſimple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaiſon qu'à leur multiplicité. Je ſuis moins diſpoſé à croire deux évenemens que le haſard a rendus ſucceſſifs ou ſimultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraiſſemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaiſons néceſſaires.

L'art d'intriguer conſiſte à lier les évenemens, de maniere que le ſpectateur ſenſé y apperçoive toûjours une raiſon qui le ſatisfaſſe. La raiſon doit être d'autant plus forte, que les évenemens ſont plus ſinguliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à ſoi. Celui qui agit & celui qui regarde ſont deux êtres très-différens.

Je ſerois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action. Et je penſe qu'on ne peut être trop ſévere

ſur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une piece eſt preſque toûjours embarraſſée, louche. Ah, ſi nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la ſcene doit changer !

« Et quel ſi grand avantage y trouve» riez-vous » ?

Le ſpectateur ſuivroit ſans peine tout le mouvement d'une Piece. La repréſentation en deviendroit plus variée, plus intéreſſante & plus claire. La décoration ne peut changer que la ſcene ne reſte vuide. La ſcene ne peut reſter vuide qu'à la fin d'un acte. Ainſi toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils ſe paſſeroient dans deux actes différens. On ne verroit point une aſſemblée de ſénateurs ſuccéder à une aſſemblée de conjurés, à-moins que la ſcene ne fût aſſez étendue pour qu'on y diſtinguât des eſpaces fort différens. Mais ſur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penſer un homme raiſonnable, lorſqu'il entend des

des courtiſans qui ſavent ſi bien que les murs ont des oreilles, conſpirer contre leur ſouverain dans l'endroit même où il vient de les conſulter ſur l'affaire la plus importante, ſur l'abdication de l'empire? Puiſque les perſonnages demeurent, il ſuppoſe apparemment que c'eſt le lieu qui s'en va.

Au reſte, ſur ces conventions théatrales, voici ce que je penſe. C'eſt que celui qui ignorera la raiſon poétique, ignorant auſſi le fondement de la regle, ne ſaura ni l'abandonner, ni la ſuivre à-propos. Il aura pour elle trop de reſpect ou trop de mépris, deux écueils oppoſés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les obſervations & l'expérience des ſiecles paſſés, & ramene l'art à ſon enfance. L'autre l'arrête tout court où il eſt, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Roſalie que je m'entretins avec elle, lorſque je détruiſis dans ſon cœur le penchant injuſte que je lui avois inſpiré, & que je fis re-

naître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux maroniers que vous voyez, lorsque je demeurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi. Pour moi ! qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere scene se passa en autant d'endroits différens que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusque dans ce salon. Je les vois encore ces endroits . . . . Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la Piece, & sans ôter de la vraissemblance aux évenemens.

« Voilà qui est à merveilles. Mais en » disposant des lieux, du tems, & de l'or- » dre des évenemens, vous n'auriez pas dû » en imaginer qui ne sont, ni dans nos » mœurs, ni dans votre caractere ».

Je ne crois pas l'avoir fait.

« Vous me persuaderez donc que vous
» avez eu avec votre valet la seconde sce-
» ne du premier acte ? Quoi, lorsque vous
» lui dites, *ma chaise*, *des chevaux*, il ne
» partit pas ? Il ne vous obéit pas ? Il vous
» fit des remontrances que vous écoutâ-
» tes tranquillement ? Le sévere Dorval,
» cet homme renfermé même avec son
» ami Clairville, s'est entretenu familie-
» rement avec son valet Charles. Cela
» n'est ni vraisemblable ni vrai ».

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est attaché. Dans l'occasion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la chose. J'ai vû si peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaisir ! . . . . Parce qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être des hommes ? . . . S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons.

« Mais ſi vous compoſiez pour le » Théatre » ?

Je laiſſerois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans ſur la ſcene des êtres qui ſont nuls dans la ſocié-té. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domeſtiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie ſont toûjours plaiſans, preuve certaine qu'ils ſont froids. Si le poëte les laiſſe dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action ſe paſſant entre les principaux perſonnages, en ſera plus intéreſſante & plus forte. Moliere qui ſavoit ſi bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Miſantrope. Ces intrigues de valets & de ſoubrettes dont on coupe l'action principale, ſont un moyen ſûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne ſe repoſe point ; & mêler deux intrigues, c'eſt les arrêter alternativement l'une & l'autre.

« Si j'osois, je vous demanderois gra-
» ces pour les soubrettes. Il me semble que
» les jeunes personnes toûjours contraintes
» dans leur conduite & dans leurs discours,
» n'ont que ces femmes à qui elles puissent
» ouvrir leur ame, confier des sentimens
» qui la pressent, & que l'usage, la bien-
» séance, la crainte, & les préjugés y
» tiennent renfermés.

Qu'elles restent donc sur la scene jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidens de leurs enfans..... Qu'avez-vous encore observé?

« La déclaration de Constance...?

Eh bien?

« Les femmes n'en font guere... »

D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation, & le caractere de Constance, qu'elle ait sû choisir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ses sentimens sans conséquence. Constance m'embarrassa.... beaucoup... Je la plaignis, & l'en respectai davantage.

« Cela est bien étonnant! Vous étiez » occupé d'un autre côté . . . . »

Et ajoûtez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration » quelques endroits peu ménagés . . . . . . » Les femmes s'attacheront à donner du » ridicule à ce caractere ». . . .

Quelles femmes, s'il vous plaît! des femmes perdues qui avoüoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, je vous aime. Ce n'est pas là Constance; & l'on seroit bien à plaindre dans la société, s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât.

« Mais ce ton est bien extraordinaire au » théatre » ! . . .

Et laissez-là les treteaux. Rentrez dans le salon, & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-là.

« Non ».

C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les personnages, afin

que chacun ajoûtât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois guere, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion. Là, ils pallierent un ſentiment. Ailleurs, ils préparerent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville. Clairville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie. Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux; & la vérité des caracteres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, ſans cela.

« Et le thé de la même ſcene, lui dis-» je » ?

Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens ; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet uſage ; & c'eſt moi que j'ai peint.

« Mais au théatre » !

Ce n'eſt pas là. C'eſt dans le ſalon qu'il faut juger mon ouvrage. . . . Cependant ne paſſez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'uſage du théatre.... Je ſerai bien-aiſe d'examiner ſi c'eſt moi qui ai tort, ou l'uſage.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de ſon manuſcrit, par-tout où j'avois trouvé quelque choſe à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement de la ſeconde ſcene du ſecond Acte, & je lui dis :

» Lorſque vous vîtes Roſalie, ſelon la » parole que vous en aviez donnée à votre » ami, ou elle étoit inſtruite de votre dé» part, ou elle l'ignoroit. Si c'eſt le pre» mier, pourquoi n'en dit-elle rien à Juſti» ne ? Eſt-il naturel qu'il ne lui échappe

» pas un mot ſur un évenement qui doit » l'occuper toute entiere ? Elle pleure ; » mais ſes larmes coulent ſur elle. Sa dou» leur eſt celle d'une ame délicate qui s'a» voue des ſentimens qu'elle ne pouvoit » empêcher de naître, & qu'elle ne peut » approuver. *Elle l'ignoroit*, me direz-vous. » *Elle en parut étonnée. Je l'ai écrit, & vous* » *l'avez vû.* Cela eſt vrai. Mais comment » a-t-elle pû ignorer ce qu'on ſavoit dans » toute la maiſon » ? . . .

Il étoit matin. J'étois preſſé de quitter un ſéjour que je rempliſſois de trouble, & de me délivrer de la commiſſion la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Roſalie auſſi-tôt qu'il fut jour chez elle. La ſcene a changé de lieu, mais ſans rien perdre de ſa vérité. Roſalie vivoit retirée. Elle n'eſpéroit dérober ſes penſées ſecretes à la pénétration de Conſtance & à la paſſion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faiſoit que de deſcendre de ſon appartement ; & elle n'avoit encore vû perſonne, quand elle entra dans le ſalon.

« Mais pourquoi annonce-t-on Clair-
» ville, tandis que vous vous entretenez
» avec Rosalie ? Jamais on ne s'est fait an-
» noncer chez soi ; & ceci a tout l'air d'un
» coup de théatre ménagé à plaisir ».

Non, c'est le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théatre ; à la bonne heure. Il s'est placé là de lui-même.

Clairville sait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a desiré. Cependant il ne peut résister à l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeller. Eussiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scene, où il y en a si peu, & où ils produiroient un effet si agréable & si sûr, que ces coups de théatre qu'on amene d'une maniere si forcée, & qui sont fondés sur tant de suppositions singulieres, que pour une de ces combinaisons d'évenemens qui soit heureuse & naturelle, il y

en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

« Mais quelle différence mettez-vous » entre un coup de théatre, & un ta- » bleau » ?

J'aurai bien plûtôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le second acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théatre.

« J'entends. Un incident imprévû qui se » passe en action & qui change subitement » l'état des personnages, est un coup de » théatre. Une disposition de ces person- » nages sur la scene, si naturelle & si vraie, » que rendue fidelement par un peintre, » elle me plairoit sur la toile, est un ta- « bleau ».

A-peu-près.

« Je gagerois presque que dans la qua- » trieme scene du second acte, il n'y a pas » un mot qui ne soit vrai. Elle m'a desolé, » dans le salon, & j'ai pris un plaisir infini » à la lire. Le beau tableau; car c'en est » un, ce me semble, que le malheureux

» Clairville renversé sur le sein de son ami,
» comme dans le seul asyle qui lui reste »...

Vous pensez bien à sa peine. Mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi !

« Je le sais. Je le sais. Je me souviens
» que, tandis qu'il exhaloit sa plainte &
» sa douleur, vous versiez des larmes sur
» lui. Ce ne sont pas là de ces circonstances
» qui s'oublient ».

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scene ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face, tourner le dos au spectateur, se groupper, se séparer, se rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compassée, bien empesée, bien manierée, & bien froide.

« Je le crois ».

Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes, & qu'il est ridicule sur-tout dans les momens de tumulte, lorsque les passions sont portées à l'excès, & que l'action est la plus agitée, de se tenir en rond,

séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symmétrique.

Il faut que l'action théatrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scene presqu'aucune situation dont on pût faire une composition supportable en Peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scene vivante où les hommes mêmes agissent, que dans une scene colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres ?

Je pense, pour moi, que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté, la scene offriroit au spectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

« Mais la décence ! La décence » !

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'em-

braſſent, & tombent à terre. Philoctete ſe rouloit autrefois à l'entrée de ſa caverne. Il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicateſſe & plus de génie que les Athéniens? . . . Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere, dont on immole la fille? Qu'elle courre ſur la ſcene comme une femme furieuſe ou troublée. Qu'elle rempliſſe de cris ſon palais. Que le deſordre ait paſſé juſque dans ſes vêtemens. Ces choſes conviennent à ſon deſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverſe; c'eſt le tableau de l'amour maternel dans toute ſa vérité.

En feuilletant le manuſcrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois paſſé.

Il étoit à l'endroit de la ſcene ſeconde du ſecond acte, où Roſalie dit de l'objet qui l'a ſéduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit ſemblé un peu forte pour un enfant; & *les chimeres de perfection* s'écarter de ſon ton ingénu. J'en fis l'obſervation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponſe au manuſcrit. Je le conſidérai avec attention; je vis que ces mots avoient été ajoûtés après-coup de la main même de Roſalie, & je paſſai à d'autres choſes.

« Vous n'aimez pas les coups de théâ-
» tre, lui dis-je? »

Non.

« En voici pourtant un & des mieux
» arrangés ».

Je le ſais, & je vous l'ai cité.

« C'eſt la baſe de toute votre intrigue ».

J'en conviens.

« Et c'eſt une mauvaiſe choſe? »

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée? »

C'eſt que ce n'eſt pas une fiction, mais un fait. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'ouvrage que la choſe fût arrivée tout autrement.

« Roſalie vous déclare ſa paſſion. Elle » apprend qu'elle eſt aimée. Elle n'eſpere » plus, elle n'oſe plus vous revoir. Elle » vous écrit ».

Cela eſt naturel.

« Vous lui répondez ».

Il le falloit.

« Clairville a promis à ſa ſœur que vous » ne partiriez pas ſans l'avoir vûe. Elle » vous aime. Elle vous l'a dit. Vous con» noiſſez ſes ſentimens ».

Elle doit chercher à connoître les miens.

« Son frere va la trouver chez une » amie, où des bruits fâcheux qui ſe ſont » répandus ſur la fortune de Roſalie & ſur » le retour de ſon pere, l'ont appellée. On » y ſavoit votre départ. On en eſt ſurpris. » On vous accuſe d'avoir inſpiré de la ten» dreſſe à ſa ſœur, & d'en avoir pris pour » ſa maîtreſſe ».

La choſe eſt vraie.

« Mais Clairville n'en croit rien. Il vous » défend avec vivacité. Il ſe fait une affai- » re. On vous appelle à ſon ſecours, tan- » dis que vous répondez à la lettre de Ro- » ſalie. Vous laiſſez votre réponſe ſur la ta- » ble ».

Vous en euſſiez fait autant, je penſe.

« Vous volez au ſecours de votre ami. » Conſtance arrive. Elle ſe croit attendue. » Elle ſe voit laiſſée. Elle ne comprend » rien à ce procédé. Elle apperçoit la let- » tre que vous écriviez à Roſalie. Elle la » lit, & la prend pour elle ».

Toute autre s'y ſeroit trompée.

« Sans doute; elle n'a aucun ſoupçon de » votre paſſion pour Roſalie, ni de la paſ- » ſion de Roſalie pour vous; la lettre ré- » pond à une déclaration, & elle en a fait » une ».

Ajoûtez que Conſtance a appris de ſon frere le ſecret de ma naiſſance, & que la lettre eſt d'un homme qui croiroit man- quer à Clairville, s'il prétendoit à la per-

ſonne dont il eſt épris. Ainſi Conſtance croit & doit ſe croire aimée ; & de-là tous les embarras où vous m'avez vû.

« Que trouvez-vous donc à redire à ce-» la ? il n'y a rien qui ſoit faux ».

Ni rien qui ſoit aſſez vraiſemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des ſiecles pour combiner un ſi grand nombre de circonſtances ? Que les Artiſtes ſe félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais ſans goût véritable. Plus la marche d'une piece eſt ſimple, plus elle eſt belle. Un poëte qui auroit imaginé ce coup de théatre, & la ſituation du cinquieme acte, où m'approchant de Roſalie, je lui montre Clairville au fond du ſalon, ſur un canapé, dans l'attitude d'un homme au deſeſpoir, auroit bien peu de ſens, s'il préféroit le coup de théatre au tableau. L'un eſt preſque un enfantillage. L'autre eſt un trait de génie. J'en parle ſans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théatre eſt un fait. Le tableau,

une circonſtance heureuſe que le haſard fit naître, & dont je ſûs profiter.

» Mais lorſque vous ſûtes la mépriſe de » Conſtance, que n'en avertiſſiez-vous » Roſalie? L'expédient étoit ſimple, & » il remédioit à tout ».

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théatre, & vous examinez mon ouvrage avec une ſévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui réſiſtât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât juſqu'au troiſieme acte, ſi chacun y faiſoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponſe qui ſeroit bonne pour un artiſte, ne l'eſt pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'eſt point à un auteur que vous demandez raiſon d'un incident; c'eſt à Dorval que vous demandez compte de ſa conduite.

Je n'inſtruiſis point Roſalie de l'erreur de Conſtance & de la ſienne, parce qu'elle répondoit à mes vûes. Réſolu de tout ſacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contretems qui me ſéparoit de Roſalie, comme

un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractere ; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je souffrois à le tromper, à tromper Constance ; mais il le falloit.

« Je le sens. A qui écriviez-vous, si ce » n'étoit pas à Constance » ?

D'ailleurs il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendez de la bou» che de Clairville mille mots qui vous » déchirent. Constance lui remet votre » lettre. Ce n'est pas assez de cacher le » penchant réel que vous avez ; il faut en » simuler un que vous n'avez pas. On ar-

» range votre mariage avec Conſtance ;
» ſans que vous puiſſiez vous y oppoſer.
» On annonce cette agréable nouvelle à
» Roſalie, ſans que vous puiſſiez la nier.
» Elle ſe meurt à vos yeux. Et ſon amant
» traité avec une dureté incroyable, tom-
» be dans un état tout voiſin du deſeſ-
» poir ».

C'eſt la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A-propos de cette ſcene de deſeſpoir.
» Elle eſt ſinguliere. J'en avois été vive-
» ment affecté dans le ſalon. Jugez com-
» bien je fus ſurpris à la lecture, d'y trou-
» ver des geſtes & point de diſcours ».

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, ſi j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & ſi je m'eſtimois beaucoup de l'avoir fait. C'eſt qu'arrivé à cet endroit de notre hiſtoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impreſſion profonde, ſans la moindre idée de diſcours, je me rappellai quelques ſcenes de comédie, d'après leſquelles je fis de Clairville

un desespéré très-disert. Mais lui parcourant son rôle legerement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le sais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la scene que vous connoissez, telle qu'elle est, mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; & demain, si vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggerées sur les passions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures, & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant, Dorval observoit les phénomenes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; & il disoit : Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent

à meſure que l'ombre univerſelle ſe fortifie .... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée..... Voilà toute la région du Ciel oppoſée au ſoleil couchant, qui commence à ſe teindre de violet.... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiſeaux dont le ramage tardif égaye encore le crépuſcule.... Le bruit des eaux courantes qui commence à ſe ſéparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont ceſſé en pluſieurs endroits, & qu'il ſe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous ſéparâmes.

Second Entretien.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit ſolitaire & ſauvage. On avoit en perſpective quelques hameaux répandus dans la plaine ; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horiſon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit ſourd d'une eau ſoûterreine qui couloit aux environs. C'étoit la ſaiſon où la terre eſt couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la ſueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui ſans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au ſpectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il reſpiroit avec force. Ses yeux attentifs ſe portoient ſur tous les objets. Je ſuivois ſur ſon viſage les impreſſions diverſes qu'il en éprouvoit ; & je commençois à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir, « Il eſt ſous le charme ».

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée, Il eſt vrai. C'eſt ici qu'on voit la nature. Voici le ſéjour ſacré de l'enthouſiaſme. Un homme a-t-il reçu du génie ? Il quitte la ville & ſes habitans. Il aime, ſelon l'attrait de ſon cœur, à mêler ſes pleurs au cryſtal d'une fontaine ; à porter des fleurs ſur un tombeau ; à fouler d'un pied leger l'herbe tendre de la prairie ; à traverſer à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur ſecrete. Il erre. Il cherche un antre qui l'inſpire. Qui eſt-ce qui mêle ſa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui eſt-ce qui ſent le ſublime d'un lieu deſert ? Qui eſt-ce qui s'écoute dans le ſilence de la ſolitude ? C'eſt lui. Notre poëte habite ſur les bors d'un lac. Il promene ſa vûe ſur les eaux, & ſon génie s'étend. C'eſt-là qu'il eſt ſaiſi de cet eſprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui ſouleve ſon ame ou qui l'appaiſe à ſon gré... O Nature, tout ce qui eſt bien eſt renfermé dans ton ſein !

Tu es la ſource féconde de toutes vérités ! . . . . Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui ſoient dignes de m'occuper. . . . L'enthouſiaſme naît d'un objet de la nature. Si l'eſprit l'a vû ſous des aſpects frappans & divers, il en eſt occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La paſſion s'émeut. On eſt ſucceſſivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthouſiaſme, ou l'idée véritable ne ſe préſente point ; ou, ſi par haſard on la rencontre, on ne peut la pourſuivre . . . Le poëte ſent le moment de l'enthouſiaſme. C'eſt après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémiſſement qui part de ſa poitrine, & qui paſſe d'une maniere délicieuſe & rapide juſqu'aux extrémités de ſon corps. Bien-tôt ce n'eſt plus un frémiſſement. C'eſt une chaleur forte & permanente qui l'embraſe, qui le fait haleter, qui le conſume, qui le tue ; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroiſſoit encore, les ſpectres ſe multiplieroient devant lui. Sa

paſſion s'éleveroit preſqu'au degré de la fureur. Il ne connoîtroit de ſoulagement qu'à verſer au-dehors un torrent d'idées qui ſe preſſent, ſe heurtent, & ſe chaſſent.

Dorval éprouvoit à l'inſtant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il ſe fit entre nous un ſilence pendant lequel je vis qu'il ſe tranquilliſoit. Bien-tôt il me demanda, comme un homme qui ſortiroit d'un ſommeil profond, qu'ai-je dit? Qu'avois-je à vous dire? Je ne m'en ſouviens plus.

« Quelques idées que la ſcene de Clair» ville deſeſpéré vous avoit ſuggérées ſur » les paſſions, leur accent, la déclama» tion, la pantomime ».

La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages, mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent....

Dorval ſentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame; il s'arrêta; & pour laiſſer le tems au cal-

me de renaître ; ou plûtôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente, mais passagere, il me raconta ce qui suit :

Une paysane du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maisons élevent leurs faîtes au-dessus des arbres, envoya son mari chez ses parens qui demeurent dans un hameau voisin. Ce malheureux y fut tué par un de ses beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maison où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau, & j'y entendis un discours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu sur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de son mari ; & elle disoit en fondant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : « Hélas, » quand je t'envoyai ici, je ne pensois pas » que ces pieds te menoient à la mort ». Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours. Son ame eût été celle du moment ;

& ce qu'il faut que l'artiste trouve, c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas; ce que personne n'entendra, sans le reconnoître aussi-tôt en soi.

Les grands interêts, les grandes passions. Voilà la source des grands discours, des discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la scene de Clairville; c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire, quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se taît; & elle revient à cette idée, presque toûjours par exclamation.

La pantomime, si négligée parmi nous, est employée dans cette scene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès!

Nous parlons trop dans nos drames, & conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le pantomime joüoit autrefois toutes les conditions, les rois, les héros, les ty-

rans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choisissant dans chaque état ce qui lui est propre; dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle, d'où la sévérité de son caractere l'avoit toûjours éloigné, disoit, *quali spectaculo me philosophiæ verecundia privavit?* « Timocrate avoit une » mauvaise honte; & elle a privé le phi- » losophe d'un grand plaisir ». Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux instrumens, aux voix, & à la décoration, en présence d'un pantomime qui lui répondit: « Regarde-moi jouer seul, & dis » après cela de mon art tout ce que tu vou- » dras »? Les flûtes se taisent. Le pantomime joue; & le philosophe transporté s'écrie: *Je ne te vois pas seulement. Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au discours ne produiroit-il pas? Pourquoi avons-nous séparé ce que la nature a joint? A tout moment, le geste ne répond-il pas au dis-

cours? Je ne l'ai jamais ſi bien ſenti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du perſonnage, & au-deſſous ſon action. Je dis à Roſalie, Acte. 2. ſcene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur ſurpris . . . fût entraîné par un penchant . . . dont votre raiſon vous fît un crime . . . J'ai connu cet état cruel . . . Que je vous plaindrois!*

Elle me répond... *Plaignez-moi donc...* Je la plains, mais c'eſt par le geſte de commiſération; & je ne penſe pas qu'un homme qui ſent, eût fait autre choſe. Mais combien d'autres circonſtances où le ſilence eſt forcé? Votre conſeil expoſeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le ſuit; l'honneur, s'il ne le ſuit pas? Vous ne ſerez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geſte, & vous laiſſerez l'homme ſe déterminer.

Ce que je vis encore dans cette ſcene. C'eſt qu'il y a des endroits qu'il faudroit preſqu'abandonner à l'acteur. C'eſt à lui à

diſpoſer de la ſcene écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajoûter d'autres. Dans les *cantabilé*, le muſicien laiſſe à un grand chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent. Il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelques grandes paſſions ? Sont-ce ſes diſcours ? Quelquefois. Mais ce qui émeut toûjours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de diſcours. Il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelques ſentimens qu'il rend dans le premier accès, &

auxquels

auxquels il revient ſans ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite de bruits foibles & confus, de ſons expirans, d'accens étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geſte, l'action, voilà ce qui appartient à l'acteur; & c'eſt ce qui nous frappe ſur-tout dans le ſpectacle des grandes paſſions. C'eſt l'acteur qui donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie. C'eſt lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

« J'ai penſé quelquefois que les diſcours » des amans bien épris n'étoient pas des » choſes à lire, mais des choſes à entendre. Car, me diſois-je, ce n'eſt pas l'expreſſion, *je vous aime*, qui a triomphé » des rigueurs d'une prude, des projets » d'une coquette, de la vertu d'une femme » ſenſible. C'eſt le tremblement de voix » avec lequel il fut prononcé; les larmes, » les regards qui l'accompagnerent. Cette » idée revient à la vôtre ».

C'eſt la même. Un ramage oppoſé à ces vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous

appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui? L'auteur eſt ſorti de ſon ſujet. L'acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théatre. Je les vois dans le parterre; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcene reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'une Piece dramatique une unité de diſcours qui correſpond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtèmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonances

qui blesseroient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit.

C'est à l'acteur à sentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque, son jeu sera tantôt foible, tantôt outré, rarement juste, bon par endroits, mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de son action se répand sur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de son rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la Piece. Je ne vois bien-tôt sur la scene qu'une assemblée tumultueuse où chacun prend le ton qui lui plaît; l'ennui s'empare de moi, mes mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manieres; c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'in-

digence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe ; elle eſt préſente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreſſion ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais le réſeau toujours trop lâche ne retient rien. Qui eſt-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vûs ſouvent ſe parler ? ſe chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher ?

C'eſt un mélange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour, & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours.

« C'eſt une raiſon de plus pour écrire » la pantomime ».

Sans doute. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement.

« Mais l'intonation ne peut ſe noter, & » il eſt facile d'écrire le geſte ».

Dorval fit une pause en cet endroit. Ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du philosophe n'analyseroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte ; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur, & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la

ſurface de la terre, maître de mon ſort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien; & qu'on me réponde du ſuccès de Quinault Dufreſne, & je le ſuis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théatre; & dans quelque état que ce ſoit, que les mauvaiſes mœurs qui deshonorent. Au-deſſous de Racine & de Corneille, c'eſt Baron, la Deſmares, la de Seine, que je vois; au-deſſous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & ſa ſœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux ſpectacles, & que je comparois l'utilité des théatres avec le peu de ſoin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois: « *Ah, mes amis, ſi nous allons jamais à* » *la Lampedouſe* * *fonder loin de la terre, au*

* La Lampedouſe eſt une petite île déſerte de la mer d'Afrique, ſituée à une diſtance preſqu'égale de la côte de Tunis & de l'île de Malthe. La Pêche y eſt excellente. Elle eſt couverte d'oliviers ſauvages. Le terrein en ſeroit fertile. Le froment & la vigne y réuſſiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou qui avoit enlevé la fille du bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec ſa maîtreſſe, & ils y accompliſſoient l'œuvre de leur ſalut.

» *milieu des flots de la mer, un petit peuple*
» *d'heureux! ce feront là nos prédicateurs,*
» *& nous les choifirons fans doute felon l'im-*
» *portance de leur miniftere. Tous les peuples*
» *ont leurs fabbaths, & nous aurons auffi les*
» *nôtres. Dans ces jours folemnels, on re-*
» *préfentera une belle tragédie, qui apprenne*
» *aux hommes à redouter les paffions; une*
» *bonne comédie qui les inftruife de leurs de-*
» *voirs, & qui leur en infpire le goût ».*

« Dorval, j'efpere qu'on n'y verra pas
» la laideur joüer le rôle de la beauté ».

Je le penfe. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique affez de fuppofitions fingulieres auxquelles il faut que je me prête, fans éloigner encore l'illu-

Le prêtre appellé frere Clément, a paffé 10 ans à la Lampedoufe, & y vivoit encore il n'y a pas long-tems. Il avoit des beftiaux. Il cultivoit la terre. Il renfermoit fa provifion dans un foûterrein; & il alloit vendre le refte fur les côtes voifines où il fe livroit au plaifir, tant que fon argent duroit. Il y a dans l'île une petite églife divifée en deux chapelles que les Mahométans réverent comme les lieux de la fépulture du faint marabou & de fa maîtreffe. Frere Clément avoit confacré l'une à Mahomet, & l'autre à la fainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaiffeau chrétien, il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaiffeau étoit mahométan, vîte il foufloit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

ſion par celles qui contrediſent & choquent mes ſens ?

« A vous dire vrai. J'ai quelquefois re-
» gretté les maſques des anciens ; & j'au-
» rois, je crois, ſupporté plus patiem-
» ment les éloges donnés à un beau maſ-
» que qu'à un viſage déplaiſant ».

Et le contraſte des mœurs de la Piece avec celles de la perſonne, vous a-t-il moins choqué ?

« Quelquefois le ſpectateur n'a pû s'em-
» pêcher d'en rire, & l'actrice d'en rou-
» gir ».

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquiſes, ni des mœurs plus honnêtes que le Théatre.

« Mais nos ſots préjugés ne nous per-
» mettent pas d'être bien difficiles.

Mais nous voilà bien loin de ma Piece. Où en étions-nous ?

« A la ſcene d'André ».

Je vous demande graces pour cette ſcene. J'aime cette ſcene, parce qu'elle eſt d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

« Mais elle coupe la marche de la Pie-
» ce, & rallentit l'intétêt ».

Je ne la lirai jamais ſans plaiſir. Puiſſent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais ſans peine. Que je ſerois heureux, ſi l'occaſion de peindre un malheur domeſtique, avoit encore été pour moi celle de repouſſer l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût ſe reconnoître, & qui ne laiſſât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenſer.

« La ſcene eſt pathétique, mais lon-
» gue ».

Elle eût été & plus pathétique & plus longue, ſi j'en avois voulu croire André. *Monſieur,* me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui eſt fort bien; mais il y a un petit défaut: c'eſt que cela n'eſt pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorſqu'on me ſépara de mon maître, je l'appellai pluſieurs fois, mon maître, mon cher maître; qu'il me regarda fixement, laiſſa tomber ſes bras, ſe*

retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.

Ce n'eſt pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, il m'entendit, ſe retourna, me regarda fixement; que ſes mains ſe porterent d'elles-mêmes à ſes poches; & que, n'y trouvant rien, car l'Anglois avide n'y avoit rien laiſſé, il laiſſa tomber ſes bras triſtement; que ſa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compaſſion froide; qu'il ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous paſſez de votre autorité une des choſes qui marquent le plus la bonté de feu Monſieur votre pere. Cela eſt fort mal. Dans la priſon, lorſqu'il ſentit ſes bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit: « Tu pleures, » André ! Pardonne, mon ami. C'eſt moi » qui t'ai entraîné ici. Je le ſais. Tu es tom- » bé dans le malheur à ma ſuite... » *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore

pis. Lorſqu'il m'eut dit : Mon enfant, prends courage, tu ſortiras d'ici. Pour moi, je ſens à ma foibleſſe qu'il faut que j'y meure. *Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit :* « André, ceſſe ta plainte. Reſpecte » la volonté du Ciel & le malheur de ceux » qui ſont à tes côtés, & qui ſouffrent en » ſilence » .... *Et où eſt-ce que cela eſt ?*

Et l'endroit du Correſpondant ? Vous l'avez ſi-bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma préſence auprès de lui étoit ſans doute le premier de ſes bons offices. Mais il ajoûta : « Oh, mon enfant, quand Dieu ne m'au» roit accordé que la conſolation de t'a» voir dans ces momens cruels, combien » n'aurois-je pas de graces à lui rendre » ? *Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monſieur, eſt-ce qu'il eſt défendu de prononcer ſur la ſcene le nom de Dieu, ce nom ſaint que votre pere avoit ſi ſouvent à la bouche ?* ... Je ne crois pas, André ! ... *Eſt-ce que*

vous avez apprékendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien? . . . Nullement, André. La morale du chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ?... *Entre nous, on dit ....* Quoi ? ... *que vous êtes ... un peu .... esprit fort ; & sur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque chose* ... André, je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme. . . . *Monsieur, vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monsieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour. . .* André, est-ce-là tout ? . . . *J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'ose. . . .* Vous pouvez parler. . . . . *Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur, il y a d'honnêtes gens par-tout. . . Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, si ce qu'on dit encore de vous est vrai. . .* Et qu'est-ce qu'on dit encore ? . . . . *Que vous avez été fou de ces gens-là . . .* André ! . . . *que vous regardiez leur pays comme l'asyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention,*

de l'originalité. ... André ! ... *A-présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

« *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un » cachot, sur les haillons de son valet !* est » un mot dur ».

C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute sa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

« Ajoûtez que cet homme de bien eſt
» peut-être ſon pere, & que ces infortunes
» détruiſent les eſpérances de ſon ami,
» jettent ſa maîtreſſe dans la miſere, &
» ajoûtent une amertume nouvelle à ſa ſi-
» tuation. Tout cela ſera vrai. Mais vos
» ennemis » ?

S'ils ont jamais connoiſſance de mon ouvrage, le public ſera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire, & de Crebillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe; & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime, mais la haine de l'homme qui les dévore.

« Mais qu'eſt-ce que cet André? Je trou-
» ve qu'il parle trop bien pour un domeſ-
» tique; & je vous avoue qu'il y a dans
» ſon récit des endroits qui ne ſeroient
» point indignes de vous ».

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend élo-

quent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans ſa jeuneſſe. On le fit paſſer aux Iſles, où mon pere, qui ſe connoiſſoit en hommes, ſe l'attacha, le mit à la tête de ſes affaires, & s'en trouva bien. Mais ſuivons vos obſervations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

« Cela eſt vrai ».

Qu'eſt-ce qu'il ſignifie ?

« Qu'il eſt beau, mais d'une longueur » inſupportable ».

Eh bien, raccourciſſons-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher ?

« Je n'en ſais rien ».

Cependant il eſt long.

« Vous m'embarraſſerez tant qu'il vous » plaira. Mais vous ne détruirez pas la » ſenſation ».

Peut-être.

« Vous me ferez grand plaiſir ».

Je vous demanderai ſeulement com-

ment vous l'avez trouvé dans le salon.

« Bien. Mais je vous demanderai à mon
» tour, comment il arrive que ce qui m'a
» paru court à la représentation, me pa-
» roisse long à la lecture ».

C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation.

« Cela peut être ».

Et puis je gage que vous me voyez encore sur la scene françoise, au théatre.

« Vous croyez donc que votre ouvrage
» ne réussiroit point au théatre » ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théatrale & la scene.

« Qu'appellez-vous changer la scene » ?

En ôter tout ce qui resserre un lieu déjà trop étroit. Avoir des décorations. Pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, transporter

transſporter au théatre le ſalon de Clairville, comme il eſt.

« Il eſt donc bien important d'avoir une » ſcene » ?

Sans doute. Songez que le ſpectacle françois comporte autant de décorations que le théatre lyrique ; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuſer des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaiſe à la raiſon. . . . Faute de ſcene, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie ſe dégoûteront. Les auteurs médiocres réuſſiront par une imitation ſervile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût national s'appauvrira. . . . Avez-vous vû la ſale de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclore une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

« Je n'entends pas. Vous m'obligerez de » vous expliquer davantage ».

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se presserent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que si les choses étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux, en comparaison de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé... Pour bien juger dans les beaux Arts, il faut réunir plusieurs qualités rares !... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats.....

Après un moment de silence, il ajoûta.

Je ne demanderois pour changer la face

du genre dramatique, qu'un théatre très-étendu, où l'on montrât, quand le ſujet d'une piece l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits diſtribués de maniere que le ſpectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la ſcene des Eumenides d'Eſchyle. D'un côté, c'étoit un eſpace ſur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreſte qui s'étoit dérobé à leur pourſuite, tandis qu'elles étoient aſſoupies. De l'autre, on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau, embraſſant les pieds de la ſtatue de Minerve, & implorant ſon aſſiſtance. Ici, Oreſte adreſſe ſa plainte à la Déeſſe. Là, les Furies s'agitent; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie : « Voici la trace du ſang que le parricide a » laiſſée ſur ſes pas. . . Je le ſens. . . . Je » le ſens ». . . Elle marche. Ses ſœurs

impitoyables la ſuivent. Elles paſſent de l'endroit où elles étoient, dans l'aſyle d'Oreſte. Elles l'environnent en pouſſant des cris, en frémiſſant de rage, en ſecoüant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priere & les gémiſſemens du malheureux percer à-travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent! Exécuterons-nous rien de pareil ſur nos théatres? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a preſque toûjours de ſimultanées, dont les repréſentations concomitantes ſe fortifiant réciproquement, produiroient ſur nous des effets terribles. C'eſt alors qu'on trembleroit d'aller au ſpectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher; c'eſt alors qu'au lieu de ces petites émotions paſſageres, de ces froids applaudiſſemens, de ces larmes rares dont le poëte ſe contente, il renverſeroit les eſprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, ſi poſſibles & ſi peu

crûs, ſe renouveller parmi nous. Ils attendent, pour ſe montrer, un homme de génie qui ſache combiner la pantomime avec le diſcours; entremêler une ſcene parlée avec une ſcene muette; & tirer parti de la réunion des deux ſcenes, & ſur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui ſe feroit toûjours. Après que les Eumenides ſe ſont agitées ſur la ſcene, elles arrivent dans le ſanctuaire où le coupable s'eſt refugié, & les deux ſcenes n'en ſont qu'une.

« Deux ſcenes alternativement muettes » & parlées. Je vous entends. Mais la con» fuſion » ?

Une ſcene muette eſt un tableau, c'eſt une décoration animée. Au théatre lyrique, le plaiſir de voir nuit-il au plaiſir d'entendre?

« Non ».... Mais ſeroit-ce ainſi qu'il » faudroit entendre ce qu'on nous raconte » de ces ſpectacles anciens où la muſique, » la déclamation & la pantomime étoient » tantôt réunies & tantôt ſéparées » ?

Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique témoin du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'eſt . . . C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée. . . . Eh bien, qu'eſt-ce qu'il y a ? . . . Rien. . . Comment rien ? . . Non, Monſieur. . . . Cela n'eſt pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vûe. Encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle. Je te l'ordonne. . . . Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes. . . . Ah, malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit. Tu me trompes. Il eſt

arrivé quelque grand malheur. . . . . Ma femme eſt-elle morte ? . . . Non, Monſieur. . . . Ma fille ? . . . Non, Monſieur. . . C'eſt donc mon fils ? . . . Le domeſtique ſe taît. Le pere entend ſon ſilence. Il ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le deſeſpoir ſuggere à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle . . . . . Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils. . . . . Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras. Elle y colle ſa bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arroſent ſon Dieu cloüé ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe. Bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame

où la religion domine les mouvemens de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de ſon fils ; & il s'y paſſoit une ſcene de deſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des ſcenes approche. La mere, conduite par le domeſtique, s'avance vers l'appartement de ſon époux.... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement ?... C'eſt un époux, c'eſt un pere étendu ſur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere !.... Mais elle a traverſé l'eſpace qui ſépare les deux ſcenes. Des cris lamentables ont atteint ſon oreille. Elle a vû. Elle ſe rejette en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe ſans ſentiment entre les bras de celui qui

l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de discours dans cette action ; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de frase. Il se permettra rarement un discours suivi, quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie ; mais il faut pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théatre, & peut-être un peuple.

« Quoi, vous voudriez, dans une tra-
» gédie, un lit de repos, une mere, un
» pere endormis ; un crucifix ; un cadavre ;
» deux scenes alternativement muettes &
» parlées ! Et les bienséances » !

Ah bienséances cruelles, que vous rendez les ouvrages décens & petits !... Mais, ajoûta Dorval d'un sang froid qui me surprit, ce que je propose ne se peut donc plus ?

« Je ne crois pas que nous en venions
» jamais là ».

Eh bien, tout eſt perdu! Corneille, Racine, de Voltaire, Crebillon, ont reçû les plus grands applaudiſſemens auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre; & la tragédie eſt arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainſi, je faiſois une réflexion ſinguliere. C'eſt comment à l'occaſion d'une avanture domeſtique qu'il avoit miſe en comédie, il établiſſoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toûjours entraîné par ſa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de ſilence, il dit:

Il y a cependant une reſſource. Il faut eſpérer que quelque jour un homme de génie ſentira l'impoſſibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & ſe jettera de dépit dans une autre. C'eſt le ſeul évenement qui puiſſe nous affranchir de pluſieurs préjugés que la Philoſophie a vainement attaqués. Ce ne ſont plus des raiſons, c'eſt une production qu'il nous faut.

« Nous en avons une ».

Quelle ?

« Sylvie, tragédie en un acte, & en » prose ».

Je la connois. C'est le Jaloux, tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent.

« La scene s'ouvre par un tableau char» mant. C'est l'intérieur d'une chambre » dont on ne voit que les murs. Au fond » de la chambre, il y a sur une table, une » lumiere, un pot à l'eau & un pain. Voilà » le séjour & la nourriture qu'un mari ja» loux destine, pour le reste de ses jours, » à une femme innocente dont il a soup» çonné la vertu ».

« Imaginez à-présent cette femme en » pleurs, devant cette table. Mademoi» selle Gaussin ».

Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la Piece d'autres détails qui m'ont plû. Elle suffit pour éveiller un homme de génie, mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria : « O toi » qui possedes toute la chaleur du génie à » un âge où il reste à peine aux autres une » froide raison, que ne puis-je être à tes » côtés, ton Eumenide ? Je t'agiterois sans » relâche. Tu le ferois cet ouvrage ; je te » rappellerois les larmes que nous a fait ré- » pandre la scene de l'Enfant Prodigue & » de son valet ; & en disparoissant d'entre » nous, tu ne nous laisserois pas le regret d'un » genre dont tu pouvois être le fondateur ».

« Et ce genre, comment l'appellerez- » vous » ?

La tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont le Marchand de Londres & le Joüeur, tragédies en prose. Les tragédies de Shakespear sont moitié vers & moitié prose. Le premier poëte qui nous fit rire avec de la prose, introduisit la prose dans la comédie. Le premier poëte qui nous fera pleurer avec de la prose, introduira la prose dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainsi que dans la nature, tout est enchaîné ; si l'on se rapproche

d'un côté de ce qui eſt vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'eſt alors que nous verrons ſur la ſcene des ſituations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a proſcrites. Je ne me laſſerai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le poëte l'a montré ſur la ſcene, couché à l'entrée de ſa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit ſauvage ; la piece marchoit ſans appareil. Des habits vrais, des diſcours vrais, une intrigue ſimple & naturelle. Notre goût ſeroit bien dégradé, ſi ce ſpectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans ſa parure,

« Comme s'il ſortoit de ſa toilette ».

Se promenant à pas comptés ſur la ſcene ; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & ſeſquipedalia verba*, des

ſentences, des bouteilles ſoufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conſervé des anciens l'emphaſe de la verſification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théatres ſpacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'inſtrumens; & nous avons abandonné la ſimplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre ſur la ſcene les grands ſocs & les hauts cothurnes, les habits coloſſals, les maſques, les porte-voix, quoique toutes ces choſes ne fuſſent que les parties néceſſaires d'un ſyſtème théatral. Mais n'y avoit-il pas dans ce ſyſtème des côtés précieux; & croyez-vous qu'il fût à-propos d'ajoûter encore des entraves au génie, au moment où il ſe trouvoit privé d'une grande reſſource?

« Quelle reſſource »?

Le concours d'un grand nombre de ſpectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectacles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au théatre dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome? Les théatres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt mille citoyens. La ſcene de Scaurus étoit décorée de trois cents ſoixante colonnes & de trois mille ſtatues. On employoit à la conſtruction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les inſtrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand inſtrument. *Utì enìm organa æneis laminis aut corneis, &c... ad chordarum, ſonituum claritatem perficiuntur. Sic theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis ſunt conſtitutæ.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis: J'aurois une petite avanture à vous raconter ſur nos ſalles de ſpectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua.

Jugez de la force d'un grand concours de ſpectateurs par ce que vous ſavez vous-

même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret; il y a dans son caractere je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajoûter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs ? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ses jours solemnels,

occuper

occuper ſes édifices les plus ſomptueux ; & voir ces édifices environnés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent ?

« Vous attachez bien de l'effet à des » circonſtances purement locales ».

Celui qu'elles auroient ſur moi, & je crois ſentir juſte.

« Mais on diroit, à vous entendre, que » ce ſont ces circonſtances qui ont ſoûte- » nu & peut-être introduit la poéſie & » l'emphaſe au théatre ».

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'eſt-il pas aſſez vraiſemblable que le grand nombre des ſpectateurs auxquels il falloit ſe faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les ſyllabes, ſoûtenir la prononciation, & ſentir l'utilité de la verſification ? Horace dit du vers dramatique, *vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis*. Il eſt commode pour

l'intrigue, & il ſe fait entendre à-travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération ſe répandît en même tems & par la même cauſe, ſur la démarche, le geſte & toutes les autres parties de l'action? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en ſoit. Que la poéſie ait fait naître la déclamation théatrale; que la néceſſité de cette déclamation ait introduit, ait ſoûtenu ſur la ſcene la poéſie & ſon emphaſe; ou que ce ſyſtème formé peu-à-peu ait duré par la convenance de ſes parties, il eſt certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme ſe produit & diſparoît en même tems. L'acteur laiſſe & reprend l'exagération ſur la ſcene.

Il y a une ſorte d'unité qu'on cherche ſans s'en appercevoir, & à laquelle on ſe fixe, quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geſte, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples juſqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la place Dauphine; il eſt bi-

garré de toutes ſortes de couleurs ; ſes doigts ſont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flotent autour de ſon chapeau. Il mene avec lui un ſinge ou un ours. Il s'éleve ſur ſes étriers. Il crie à pleine tête. Il geſticule de la maniere la plus outrée ; & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur, & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtème dramatique des anciens. J'eſpere vous en entretenir un jour ; vous expoſer ſans partialité ſa nature, ſes défauts, & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas conſidéré d'aſſez près. . . . Et l'avanture que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles.

« La voici. J'avois un ami un peu liber» tin. Il ſe fit une affaire ſérieuſe en pro» vince ; il fallut ſe dérober aux ſuites qu'» elle pouvoit avoir, en ſe réfugiant dans » la capitale, & il vint s'établir chez moi. » Un jour de ſpectacle, comme je cher» chois à deſennuyer mon priſonnier, je » lui propoſai d'aller au ſpectacle. Je ne

» fais auquel des trois. Cela eft indifférent
» à mon hiftoire. Mon ami accepte. Je le
» conduis. Nous arrivons ; mais à l'afpect
» de ces gardes répandus, de ces petits
» guichets obfcurs qui fervent d'entrée,
» & de ce trou fermé d'une grille de fer,
» par lequel on diftribue les billets, le jeu-
» ne homme s'imagine qu'il eft à la porte
» d'une maifon de force, & que l'on a ob-
» tenu un ordre pour l'y renfermer. Com-
» me il eft brave, il s'arrête de pied fer-
» me. Il met la main fur la garde de fon
» épée; & tournant fur moi des yeux in-
» dignés, il s'écrie d'un ton mêlé de fu-
» reur & de mépris, *Ah, mon ami!* Je le
» compris. Je le raffûrai; & vous convien-
» drez que fon erreur n'étoit pas dépla-
» cée »....

Mais où en fommes-nous de notre exa-
men, puifque c'eft vous qui m'égarez?
Vous vous chargez fans doute de me re-
mettre dans la voie.

« Nous en fommes au quatrieme Acte,
» à votre fcene avec Conftance... Je n'y

» vois qu'un coup de crayon, mais il s'é-
» tend depuis la premiere ligne jusqu'à la
» derniere ».

Qu'est-ce qui vous en a déplu ?

« Le ton d'abord. Il me paroît au-dessus
» d'une femme ».

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la scene vous paroîtra-t-elle au-dessous d'elle.

« Il y a des expressions, des pensées
» qui sont moins d'elle que de vous ».

Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées, des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons (& Constance m'estime beaucoup), notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie.

« Et la longueur ? »

Ah, vous voilà remonté sur la scene. Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez Constance & moi

ſur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponſe. Mais eſt-ce ainſi que cela ſe paſſoit dans le ſallon? Nous étions tantôt aſſis, tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement preſſés de voir la fin d'un entretien qui nous intéreſſoit tous deux également. Que ne me dit-elle point? Que ne lui répondis-je pas? Si vous ſaviez comment elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe fermoit à la raiſon, pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme.

« Dorval, vos filles ſeront honnêtes & » décentes, vos fils ſeront nobles & fiers. » Tous vos enfans ſeront charmans » . . . Je ne peux vous exprimer quel fut le preſtige de ces mots accompagnés d'un ſouris plein de tendreſſe & de dignité.

» Je vous comprends.

« Jentends ces mots de la bouche de » Mademoiſelle Clairon, & je la vois ».

Non, il n'y a que les femmes qui poſ-

ſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien?*

Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & puſillanime qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort, eſt un ſouhait fréquent qui prouve du-moins quelquefois qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.

Un honnête homme eſt reſpecté de ceux même qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planete.

Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur

réſiſteroit-il? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, ſimple à la vérité; mais ſi voiſin de ma ſituation, que j'en fus effrayé.

C'eſt qu'*il n'y avoit point d'homme, quelqu'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de paſſion, ne deſirât au fond de ſon cœur, les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la ſcene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, ſuffit, je crois, pour vous montrer que Conſtance a l'habitude de penſer. Auſſi m'enchaîna-t-elle, ſa raiſon diſſipant, comme de la pouſſiere, tout ce que je lui oppoſois dans mon humeur.

« Je vois dans cette ſcene un endroit » que j'ai ſoûligné, mais je ne ſais plus à » quel propos ».

Liſez l'endroit.

« Je lûs: *Rien ne captive plus fortement*

» *que l'exemple de la vertu, pas même l'exem-*
» *ple du vice* ».

J'entends. La maxime vous a paru fausse.

« C'est cela ».

Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval, mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténébres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime, du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entre-ouvre; alors les hommes prosternés reconnoissent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout passe, mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu, le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans no-

tre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réflechi ; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions. C'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusque dans nos écarts. Alors il dispose les moyens, de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélerat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien, que les méchans ne sont vraiment méchans ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

« Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas exa-
» miner la morale d'une femme, comme
» les maximes d'un philosophe ».

Ah ſi Conſtance vous entendoit ! . . .

« Mais cette morale n'eſt-elle pas un » peu forte pour le genre dramatique » ?

Horace vouloit qu'un poëte allât puiſer ſa ſcience dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi ſocraticæ poterunt oſtendere chartæ.* Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il ſoit, l'eſprit du ſiecle doit ſe remarquer. Si la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit. Si les eſprits ont une pente à la bienfaiſance générale. Si le goût des choſes utiles s'eſt répandu. Si le peuple s'intéreſſe aux opérations du miniſtre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

« Malgré tout ce que vous me dites, je » perſiſte. Je trouve la ſcene fort belle & » fort longue. Je n'en reſpecte pas moins » Conſtance. Je ſuis enchanté qu'il y ait » au monde une femme comme elle, & » que ce ſoit la vôtre. . . .

» Les coups de crayon commencent à » s'éclaircir. En voici pourtant encore un.

» Clairville a remis ſon ſort entre vos » mains. Il vient apprendre ce que vous

» avez décidé. Le ſacrifice de votre paſ-» ſion eſt fait. Celui de votre fortune eſt » réſolu. Clairville & Roſalie redevien-» nent opulens par votre généroſité. Ce-» lez à votre ami cette circonſtance, je le » veux ; mais pourquoi vous amuſer à le » tourmenter, en lui montrant des obſta-» cles qui ne ſubſiſtent plus ? Cela amene » l'éloge du Commerce ; je le ſais. Cet » éloge eſt ſenſé. Il étend l'inſtruction & » l'utilité de l'ouvrage. Mais il alonge, & » je le ſupprimerois. *Ambitioſa recidet or-» namenta* ».

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureuſement né. Après un violent effort, il eſt une ſorte de délaſſement auquel il eſt impoſſible de ſe refuſer, & que vous connoîtriez, ſi l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu beſoin de reſpirer. . . . Je jouïſſois de ma victoire. Je faiſois ſortir du cœur de mon ami les ſentimens les plus honnêtes. Je le voyois toûjours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette

action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoiſſez au contraire à ces caracteres la différence d'un évenement imaginaire & d'un évenement réel.

« Vous pouvez avoir raiſon. Mais, dites-moi, Roſalie n'auroit-elle point ajoûté après-coup cet endroit de la premiere ſcene du cinquieme acte ? *Amant qui m'étois autrefois ſi cher ! Clairville que j'eſtime toûjours*, &c. ».

Vous l'avez deviné.

« Il ne me reſte preſque plus que des » éloges à vous faire. Je ne peux vous dire » combien je ſuis content de la ſcene troiſieme du cinquieme acte. Je me diſois » avant que de la lire : Il ſe propoſe de détacher Roſalie. C'eſt un projet fou qui » lui a mal réuſſi avec Conſtance, & qui » ne lui réuſſira pas mieux avec l'autre. » Que lui dira-t-il qui ne doive encore » augmenter ſon eſtime & ſa tendreſſe ? » Voyons cependant. Je lus ; & je demeurai convaincu qu'à la place de Roſalie, » il n'y avoit point de femme en qui il reſ-

» tât quelques vestiges d'honnêteté, qui » n'eût été détachée & rendue à son amant. » Et je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on » ne pût sur le cœur humain, avec de la » vérité, de l'honnêteté, & de l'élo- » quence.

» Mais comment est-il arrivé que votre » piece ne soit pas d'invention, & que les » moindres évenemens y soient prépa- » rés » ?

L'art dramatique ne prépare les évenemens que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans ses productions, que parce qu'ils le sont dans la nature. L'art imite jusqu'à la maniere subtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses effets.

» La pantomime prépareroit, ce me » semble, quelquefois d'une maniere bien » naturelle & bien déliée ».

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à son maître, il me vint cent fois dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette in-

quiétude par des mouvemens ſur leſquels il eût été facile à un ſpectateur attentif de prendre le même ſoupçon.

« Dorval, je vous dis tout. J'ai remar-
» qué de tems en tems des expreſſions qui
» ne ſont pas d'uſage au théatre ».

Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un auteur de nom les eût employées.

« D'autres qui ſont dans la bouche de
» tout le monde ; dans les ouvrages des
» meilleurs écrivains, & qu'il ſeroit im-
» poſſible de changer, ſans gâter la penſée ;
» mais vous ſavez que la langue du ſpecta-
» cle s'épure, à meſure que les mœurs
» d'un peuple ſe corrompent ; & que le
» vice ſe fait un idiome qui s'étend peu-à-
» peu, & qu'il faut connoître, parce qu'il
» eſt dangereux d'employer les expreſſions
» dont il s'eſt une fois emparé ».

Ce que vous dites eſt bien vû. Il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de condeſcendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à meſure que celle du vice s'étend,

bien-tôt on en sera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sotise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'invasion du libertinage.

Je vois déjà dans la société que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théatre françois attendra-t-il pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théatre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales?

«Voilà tout ce que j'avois à vous observer
» sur le détail de votre ouvrage. Quant à
» la conduite, j'y trouve un défaut. Peut-
» être est-il inhérent au sujet. Vous en
» jugerez. L'intérêt change de nature. Il
» est du premier acte jusqu'à la fin du
» troisieme, de la vertu malheureuse; &
» dans le reste de la Piece, de la vertu
» victorieuse. Il falloit, & il eût été fa-
» cile d'entretenir le tumulte & de pro-

» longer les épreuves & le mal-aiſe de la
» vertu.

» Par exemple. Que tout reſte comme
» il eſt depuis le commencement de la
» piece juſqu'à la quatrieme ſcene du troi-
» ſieme acte. C'eſt le moment où Roſalie
» apprend que vous épouſez Conſtance,
» s'évanoüit de douleur, & dit à Clairville
» dans ſon dépit : *Laiſſez-moi ... Je vous*
» *hais*.... Qu'alors Clairville conçoive
» des ſoupçons ; que vous preniez de l'hu-
» meur contre un ami importun qui vous
» perce le cœur, ſans s'en douter, & que
» le troiſieme acte finiſſe.

» Voici maintenant comment j'arrange-
» rois le quatrieme. Je laiſſe la premiere
» ſcene à-peu-près comme elle eſt. Seule-
» ment Juſtine apprend à Roſalie qu'il eſt
» venu un émiſſaire de ſon pere, qu'il a vû
» Conſtance en ſecret, & qu'elle a tout
» lieu de croire qu'il apporte de mauvaiſes
» nouvelles. Après cette ſcene, je tranſ-
» porte la ſcene ſeconde du troiſieme acte,
» celle où Clairville ſe précipite aux ge-

» noux de Rosalie, & cherche à la fléchir.
» Constance vient ensuite. Elle amene An-
» dré. On l'interroge. Rosalie apprend les
» malheurs arrivés à son pere. Vous voyez
» à-peu-près la marche du reste. En irri-
» tant la passion de Clairville & celle de
» Rosalie, on vous eût préparé des em-
» barras plus grands peut-être encore que
» les précédens. De tems en tems vous
» eussiez été tenté de tout avouer. A la
» fin, peut-être l'eussiez-vous fait ».

Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre histoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs, êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit gagné ? En me réduisant à des extrémités terribles, vous eussiez fait d'une avanture assez simple, une piece fort compliquée. Je serois devenu plus théatral,

« & plus ordinaire, il est vrai. Mais
» l'ouvrage eût été d'un succès assûré ».

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je pense qu'il y avoit encore moins

de vérité & de beauté réelles, à entretenir l'agitation qu'à se soûtenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élevation du discours & la force des scenes succedent au pathétique de situation. Cependant au milieu de ce calme, le sort de Constance, de Clairville, de Rosalie, & le mien, demeurent incertains. On sait ce que je me propose. Mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet, je ne réussis point avec Constance, & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel évenement assez important auroit remplacé ces deux scenes, dans le plan que vous venez de m'exposer? aucun.

« Il ne me reste plus qu'une question à » vous faire. C'est sur le genre de votre » ouvrage. Ce n'est pas une tragédie. Ce » n'est pas une comédie. Qu'est-ce donc, » & quel nom lui donner »?

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

« Et pourquoi pas aujourd'hui » ?

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

« Autre procès à accommoder ».

Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille est riche ; le garçon n'a rien ;

« & vous voulez accorder les parens, » & rendre les enfans contens. Adieu, » Dorval. A demain, au même endroit ».

Troisieme Entretien.

LE lendemain le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténebres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténébres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant, ſe promenoit entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit au milieu de cette ſcene obſcure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au-deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſipa. L'air en devint plus pur, le ciel plus ſerein; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes, mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la

pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit pensé de son côté que je n'irois point au rendez-vous de la veille; & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit coutume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théatre, il me dit:

On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrèmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrèmes. Nous avons ceux-ci; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Térence a composé une piece dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appel-

lent au loin. Il eſt abſent. Il revient. Il croit apercevoir dans ſa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en eſt au deſeſpoir. Il veut la renvoyer à ſes parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere, & de la fille. Il y a cependant un Dave, perſonnage plaiſant par lui-même. Qu'en fait le poëte ? Il l'éloigne de la ſcene pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande dans quel genre eſt cette piece ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commiſération, & les autres grandes paſſions n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me ſemble que ces actions étant les plus communes de la vie,

le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre *le genre sérieux.*

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimeres, le Monde imaginaire & le Monde réel; ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique?

« Je vous entends. *Le burlesque . . . Le* » *genre comique . . . Le genre sérieux . . . .* » *Le genre tragique . . . Le merveilleux* ».

Une Piece ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'eſt l'avantage du genre ſérieux, que placé entre les deux autres, il a des reſſources, ſoit qu'il s'éleve, ſoit qu'il deſcende. Il n'en eſt pas ainſi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique ſont compriſes entre ce genre même & le genre ſérieux; & toutes celles du tragique, entre le genre ſérieux & la tragédie. Le burleſque & le merveilleux ſont également hors de la nature; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poëtes ont le droit de tout oſer; mais ce droit ne s'étend pas juſqu'à la licence de fondre des eſpeces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même abſurdité dans Caſtor élevé au rang des dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique ſont les bornes réelles de la compoſition dramatique. Mais s'il eſt impoſſible au genre comique d'appeller à ſon aide le burleſque, ſans ſe dégrader; au genre tragi-

que d'empiéter ſur le genre merveilleux, ſans perdre de ſa vérité, il s'enſuit que placés dans les extrémités, ces genres ſont les plus frappans & les plus difficiles.

C'eſt dans le genre ſérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui ſe ſent du talent pour la ſcene. On apprend à un jeune éleve qu'on deſtine à la peinture à deſſiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui eſt familiere, il peut choiſir un ſujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes ou dans un rang élevé. Qu'il drape ſes figures à ſon gré, mais qu'on reſſente toujours le nud ſous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre ſérieux, chauſſe, ſelon ſon génie, le cothurne ou le ſoc. Qu'il jette ſur les épaules de ſon perſonnage un manteau royal ou une robe de palais; mais que l'homme ne diſparoiſſe jamais ſous le vêtement.

Si le genre ſérieux eſt le plus facile de tous, c'eſt en revanche le moins ſujet aux

viciſſitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il eſt bien deſſiné. Si vous excellez dans le genre ſérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral ſeront trop foibles pour le déguiſer. Ce ſont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laiſſent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & ſéparés par une barriere naturelle. On n'y paſſe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contraſtes, & l'unité diſparoît.

Vous voyez que cette eſpece de drame où les traits les plus plaiſans du genre comique ſont placés à côté des traits les plus touchans du genre ſérieux, & où l'on ſaute alternativement d'un genre à un autre, ne ſera pas ſans défaut aux yeux d'un critique ſévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la nature a miſe entre les genres? Portez les choſes à l'excès; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burleſque, & vous verrez alternativement un grave ſénateur jouer aux pieds d'une courtiſanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république *.

La Farce, la Parade, & la Parodie ne ſont pas des genres, mais des eſpeces de comique ou de burleſque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre ſérieux a la ſienne; & cette poétique ſeroit auſſi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'eſt offert à mon eſprit, tandis que je travaillois à ma Piece.

Puiſque ce genre eſt privé de la vigueur

* *Voyez* la Veniſe préſervée d'Othway; le Hamlet de Skakeſpear, & la plûpart des Pieces du théatre anglois.

de coloris des genres extrèmes entre lesquels il eſt placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le ſujet en ſoit important, & l'intrigue ſimple, domeſtique, & voiſine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoiſſance de leurs affaires; & ſi les ſcenes ſe paſſent toutes entre les maîtres, elles n'en ſeront que plus intéreſſantes. Si un valet parle ſur la ſcene comme dans la ſociété, il eſt mauſſade; s'il parle autrement, il eſt faux.

Les nuances empruntées du genre comique ſont-elles trop fortes? L'ouvrage fera rire & pleurer; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre ſérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il panche plûtôt vers la Tragédie que vers la Comédie; genre dans lequel ils ſont rares & courts.

Il ſeroit dangereux d'emprunter dans une même compoſition des nuances du genre

comique & du genre tragique. Connoiſſez bien la pente de votre ſujet & de vos caracteres, & ſuivez-la.

Que votre morale ſoit générale & forte.

Point de perſonnages épiſodiques ; ou ſi l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere ſingulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laiſſer là ces coups de théatre dont l'effet eſt momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit preſque toûjours à la dignité. Ainſi, que votre principal perſonnage ſoit rarement le machiniſte de votre piece.

Et ſur-tout reſſouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès.

« Vous avez prévenu mon objection ».

Le genre comique eſt des eſpeces, & le genre tragique eſt des individus. Je m'ex-

plique. Le héros d'une tragédie eſt tel ou tel homme. C'eſt ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'eſt point un autre. Le principal perſonnage d'une comédie doit au contraire repréſenter un grand nombre d'hommes. Si par haſard on lui donnoit une phyſionomie ſi particuliere qu'il n'y eût dans la ſociété qu'un ſeul individu qui lui reſſemblât, la Comédie retourneroit à ſon enfance, & dégénéreroit en ſatyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Eautontimorumenos* eſt un pere affligé du parti violent auquel il a porté ſon fils par un excès de ſévérité dont il ſe punit lui-même, en ſe couvrant de lambeaux, ſe nourriſſant durement, fuyant la ſociété, chaſſant ſes domeſtiques, & ſe condamnant à cultiver la terre de ſes propres mains. On peut dire que ce pere-là n'eſt pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un ſiecle l'exemple d'une affliction auſſi biſarre.

« Horace qui avoit le goût d'une délica» teſſe ſinguliere, me paroît avoir apperçu

» ce défaut, & l'avoir critiqué d'une fa-
» çon bien legere.

Je ne me rappelle pas l'endroit.

« C'eſt dans la ſatyre 1ere ou 2e du pre-
» mier livre, où il ſe propoſe de montrer
» que pour éviter un excès, les fous ſe
» précipitent dans l'excès oppoſé. Fufi-
» dius, dit-il, craint de paſſer pour diſ-
» ſipateur. Savez-vous ce qu'il fait ? Il
» prête à cinq pour cent par mois, & ſe
» paye d'avance. Plus un homme eſt obé-
» ré, plus il exige. Il ſait par cœur les
» noms de tous les enfans de famille qui
» commencent à aller dans le monde &
» qui ont des peres durs. Mais vous croi-
» riez peut-être que cet homme dépenſe à
» proportion de ſon revenu. Erreur. Il eſt
» ſon plus cruel ennemi ; & ce pere de la
» comédie, qui ſe punit de l'évaſion de
» ſon fils, ne ſe tourmente pas plus mé-
» chamment. *Non ſe pejùs cruciaverit* ».

Oui. Rien n'eſt plus dans le caractere de cet auteur, que d'avoir attaché deux ſens à ce *méchamment*, dont l'un tombe ſur

ſur Terence, & l'autre ſur Fuſidius.

Dans le genre ſérieux, les caracteres ſeront ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique; mais ils ſeront toûjours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il eſt arrivé une avanture fort plaiſante à la cour, un évenement fort tragique à la ville. D'où il s'enſuit que la Comédie & la Tragédie ſont de tous les états; avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toîts des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une piece comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réflechir ou trembler. Un jaloux qui prend des meſures pour s'aſſûrer de ſon deshonneur, eſt ridicule; un homme d'honneur qui le ſoupçonne & qui aime, en eſt affli-

gé ; un furieux qui le ſait, peut commettre un crime. Un joüeur portera chez un uſurier le portrait d'une maîtreſſe ; un autre joüeur embarraſſera ſa fortune, la renverſera, plongera une femme & des enfans dans la miſere, & tombera dans le deſeſpoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous ſommes entretenus a preſqu'été faite dans les trois genres.

« Comment » ?

Oui.

« La choſe eſt ſinguliere ».

Clairville eſt d'un caractere honnête, mais impétueux & leger. Au comble de ſes vœux, poſſeſſeur tranquille de Roſalie, il oublia ſes peines paſſées. Il ne vit plus dans notre hiſtoire qu'une avanture commune. Il en fit des plaiſanteries. Il alla même juſqu'à parodier le 3e acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit expoſé mes embarras ſous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus ſecretement offenſé du ridicule que Clairville jettoit ſur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin il y eut un moment

qui pouvoit lui coûter, à lui, ſa fortune & ſa maîtreſſe, à Roſalie l'innocence & la droiture de ſon cœur, à Conſtance le repos, à moi la probité, & peut être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la piece; & je puis vous aſſurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire.

« Et pourroit-on voir ces morceaux » ?

Non. Ce n'eſt point un refus. Mais Clairville a brûlé ſon acte, & il ne me reſte que le canevas des miens.

« Et ce canevas » ?

Vous l'allez avoir, ſi vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame ſenſible. Vous m'aimez; & cette lecture pourra vous laiſſer des impreſſions dont vous aurez de la peine à vous diſtraire.

« Donnez le canevas tragique; Dorval, » donnez ».

Dorval tira de ſa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant

la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme acte du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami perfide, un homme sans foi. Je suis Dorval. Je suis un malheureux.

Rosalie. Dis un misérable. . . . Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit ?

Dorv. Je vous aimois ; & je vous aime encore.

Rosalie. Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouse Constance ! Il en a donné sa parole à son frere ! & cette union se consomme aujourd'hui ! . . Allez, esprit pervers. Eloignez-vous ! Permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'attein-

dre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable! On me chaſſe! Je ſuis un ſcélerat! O vertu! Voilà donc ta derniere récompenſe!

Roſalie. Il s'étoit promis ſans doute que je me tairois.... Non, non... tout ſe ſaura.... Conſtance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeuneſſe... Elle trouvera mon excuſe & mon pardon dans ſon cœur.... O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injuſtice & réparer les maux que je t'ai faits!.. Mais le moment approche où le méchant ſera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez; ou vous allez devenir coupable du ſeul crime que j'aurai jamais commis, ſi c'en eſt un que de jetter loin de ſoi un fardeau qu'on ne peut plus porter.... Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort; que le bonheur n'eſt nulle part; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée. Elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville ; ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers. . . Où ira-t-il ? . . à qui s'adreſſera-t-il ? . . qui aimera-t-il ? . . . de qui ſera-t-il aimé ? . . . Le deſeſpoir s'empare de ſon ame. Il ſent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'eſt le ſujet d'un monologue qui finit le troiſieme acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques. Il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere. Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous. Ils ſe fuient ; & Dorval ſe trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit. Il s'en apperçoit ; & le

voilà résolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, son valet, est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son maître. Il répand sa terreur dans toute la maison. Il court à Clairville, à Constance, à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant, les intérêts particuliers disparoissent. On cherche à se rapprocher de Dorval. Mais il est trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus personne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'est capable d'aucun sentiment. Il lute un peu contre cet état ténébreux ; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquieme acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval seul qui se promene sur la scene, sans rien dire. On voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre ; il le conjure de vivre ; il se jette à ses genoux ; il les embrasse ; il le presse par les raisons les plus honnêtes & les plus

tendres d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette scene avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes. Le reste de l'action de Dorval est muette.

Constance arrive. Elle joint ses efforts à ceux de son frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux évenemens; sur la puissance de l'Etre suprème, puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire; sur les offres de Clairville, &c... Pendant que Constance parle, elle a un des bras de Dorval entre les siens; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même, ne sent point son ami qui le tient embrassé, n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer. Mais les larmes se refusent. Alors il se retire; il pousse des soupirs profonds; il fait quelques gestes lents & terribles; on voit sur ses levres des mouvemens d'un ris pas-

ſager plus effrayans que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient. Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette ſcene eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir. Roſalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en eſt déſolée. Preſſée entre l'amour qu'elle reſſent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le reſpect qu'elle doit à Conſtance, & les ſentimens qu'elle ne peut refuſer à Clairville ; combien elle dit de choſes touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir ni ne l'écouter. Roſalie pouſſe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe ſur elle des yeux égarés. Ses regards ſont ceux d'un homme qui ſortiroit d'un ſommeil léthargique. Cet effort le briſe. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Roſalie ſe retire en pouſſant des ſanglots, ſe deſolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reſte un moment dans cet état de mort. Charles eſt debout devant lui,

ſans rien dire... Ses yeux ſont à-demi fermés. Ses longs cheveux pendent ſur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la reſpiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie paſſe peu-à-peu. Il en revient par un ſoupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête ſur ſes mains & les coudes ſur ſes genoux. Il ſe leve avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend par le bras, le regarde un moment, tire ſa bourſe & ſa montre, les lui donne avec un papier cacheté ſans adreſſe, & lui fait ſigne de ſortir. Charles ſe jette à ſes pieds, & ſe colle le viſage contre terre. Dorval l'y laiſſe, & continue d'errer. En errant, ſes pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il ſe détourne... Alors Charles ſe leve ſubitement, laiſſe la bourſe & la montre à terre, & court appeller du ſecours.

Dorval le ſuit lentement... Il s'appuie ſans deſſein contre la porte.... Il y voit un verrouil... Il le regarde... le ferme... tire ſon épée... en appuie le pommeau

contre la terre . . . en dirige la pointe vers ſa poitrine . . . ſe panche le corps ſur le coté . . . leve les yeux au Ciel . . . les ramene ſur lui . . . demeure ainſi quelque tems . . . pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermée. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris. Les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive. Frappée de ce ſpectacle, elle crie, elle court égarée ſur la ſcene, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Conſtance tournée vers le lieu de la ſcene ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation. Ils l'interrogent. Elle ſe taît. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête, & leur mon-

tre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence, & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté. C'eſt la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme un furieux; Conſtance le ſuit. Juſtine & les domeſtiques emportent Roſalie qui ſe trouve mal, & la Piece finit.

« Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends » rien, ou voilà de la tragédie! A la vé» rité, ce n'eſt plus l'épreuve de la vertu, » c'eſt ſon deſeſpoir. Peut-être y auroit-il » du danger à montrer l'homme de bien » réduit à cette extrémité funeſte? Mais » on n'en ſent pas moins la force de la pan» tomime ſeule & de la pantomime réu» nie au diſcours. Voilà les beautés que » nous perdons faute de ſcene & faute de » hardieſſe, en imitant ſervilement nos » prédéceſſeurs, & laiſſant la nature & la » vérité... Mais Dorval ne parle point?...

» Mais peut-il y avoir de difcours qui frap-
» pent autant que fon action & fon filen-
ce ? . . . Qu'on lui faffe dire quelques mots
» par intervalles. Cela fe peut. Mais il ne
» faut pas oublier qu'il eft rare que celui
» qui parle beaucoup, fe tue ».

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroiffoit abforbé dans fes penfées. Je crus qu'il étoit à-propos de garder fon papier, & il ne me le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce foit-là de la tragédie, & qu'il y ait entre la Tragédie & la Comédie un genre intermédiaire ; voilà donc deux branches du genre dramatique qui font encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre férieux. Faites des tragédies domeftiques, & foyez fûr qu'il y a des applaudiffemens & une immortalité qui vous font réfervés. Sur-tout négligez les coups de théatre. Cherchez des tableaux. Rapprochez-vous de la vie réelle ; & ayez d'abord un efpace qui per-

mette l'exercice de la pantomime dans toute ſon étendue.... On dit qu'il n'y a plus de grandes paſſions tragiques à émouvoir; qu'il eſt impoſſible de préſenter les ſentimens élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la Tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont compoſée. Mais la tragédie domeſtique aura une autre action, un autre ton, & un ſublime qui lui ſera propre. Je le ſens ce ſublime. Il eſt dans ces mots d'un pere qui diſoit à ſon fils qui le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe: *Mon fils, nous ſommes quittes. Je t'ai donné la vie & tu me l'as rendue;* & dans ceux-ci d'un autre pere qui diſoit au ſien: *Dites toûjours la vérité. Ne promettez rien à perſonne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je rechauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

« Mais cette tragédie nous intéreſſera-» t-elle »?

Je vous le demande. Elle eſt plus voi-

ſine de nous. C'eſt le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi! vous ne concevez pas l'effet que produiroient ſur vous une ſcene réelle, des habits vrais, des diſcours proportionnés aux actions, des actions ſimples, des dangers dont il eſt impoſſible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même? Un renverſement de fortune; la crainte de l'ignominie; les ſuites de la miſere; une paſſion qui conduit l'homme à ſa ruine, de ſa ruine au deſeſpoir, du deſeſpoir à une mort violente, ne ſont pas des évenemens rares; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuſe d'un tyran, ou le ſacrifice d'un enfant aux autels des dieux d'Athenes ou de Rome.... Mais vous êtes diſtrait... Vous rêvez... Vous ne m'écoutez pas....

« Votre ébauche tragique m'obſede...
» Je vous vois errer ſur la ſcene... dé-
» tourner vos pieds de votre valet prof-
» terné... fermer le verrouil... tirer
» votre épée.... L'idée de cette panto-

» mime me fait frémir. . . . Je ne crois pas
» qu'on en soûtînt le spectacle ; & toute
» cette action est peut-être de celles qu'il
» faut mettre en récit. Voyez ».

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, & renvoyer derriere la scene. Il faut que j'applique mes idées à la Tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plûtôt la représenter que la réciter. La vûe de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toûjours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard

poignard suspendu & vacillant. . . . Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique ; si les incidens se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je suis dans un parterre ; que tous ces personnages sont des comédiens ; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au-delà de la scene. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vûes dans la nature. Rien ne se démentira. Le poëte aura dit :

Entre les deux partis Calcas s'est avancé ;
L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé,
Terrible, & plein du dieu qui l'agitoit sans doute.

ou, *les ronces degoutantes*
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.

Où est l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre ; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à son

action, à son geste, la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il soit, ses cheveux ne se hérisseront point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusque-là.

Il en sera de même de la plûpart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arrosée de sang. Une jeune princesse le poignard enfoncé dans le sein. Les vents déchaînés. Le tonnerre retentissant au haut des airs. Le ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le poëte a peint toutes ces choses. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poëte n'a rien dit de la stature de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle

s'échappe de-là, & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La sene réelle eût été petite, foible, mesquine, fausse ou manquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théatre, elle eût été fort au-dessous de nature; je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique. L'action n'est-elle pas simple?

« Elle l'est ».

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scene?

« Aucune ».

L'effet en sera-t-il terrible?

« Que trop peut-être. Qui sait si nous » irions chercher au théatre des impres» sions aussi fortes? On veut être attendri, » touché, effrayé; mais jusqu'à un certain » point ».

Pour juger sainement, expliquons-nous.

Quel eſt l'objet d'une compoſition dramatique ?

« C'eſt, je crois, d'inſpirer aux hom-
» mes l'amour de la vertu, l'horreur du
» vice ». . . .

Ainſi, dire qu'il ne faut les émouvoir que juſqu'à un certain point, c'eſt prétendre qu'il ne faut pas qu'ils ſortent d'un ſpectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui ſeroit auſſi puſillanime. Que ſeroit-ce que le goût ? & que l'art deviendroit-il, ſi l'on ſe refuſoit à ſon énergie, & ſi l'on poſoit des barrieres arbitraires à ſes effets ?

« Il me reſteroit encore quelques queſ-
» tions à vous faire ſur la nature du tragi-
» que domeſtique & bourgeois, comme
» vous l'appellez ; mais j'entrevois vos ré-
» ponſes. Si je vous demandois pourquoi
» dans l'exemple que vous m'en avez don-
» né, il n'y a point de ſcenes alternative-
» ment muettes & parlées ; vous me ré-
» pondriez ſans doute que tous les ſujets ne

» comportent pas ce genre de beautés ».

Cela eſt vrai.

« Mais quels ſeront les ſujets de ce co-
» mique ſérieux que vous regardez comme
« une branche nouvelle du genre drama-
» tique? Il n'y a dans la nature humaine
» qu'une douzaine, tout au plus, de ca-
» ractères vraiment comiques & marqués
» de grands traits ».

Je le penſe.

« Les petites différences qui ſe remar-
» quent dans les caractères des hommes
» ne peuvent être maniées auſſi heureuſe-
» ment que les caractères tranchés ».

Je le penſe. Mais ſavez-vous ce qui s'en-ſuit de-là? ... Que ce ne ſont plus, à proprement parler, les caractères qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à-préſent, dans la comédie le caractère a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractère ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractère qu'on tiroit

toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances. C'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pouvoit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi. Mais il ne peut ſe cacher que l'état qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien; il ne peut méconnoître ſes devoirs. Il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

« Il me ſemble qu'on a déjà traité plu-
» ſieurs de ces ſujets ».

Cela n'eſt pas. Ne vous y trompez point.

« N'avons-nous pas des Financiers, dans
» nos pieces » ?

Sans doute, il y en a. Mais le financier n'eſt pas fait.

« On auroit de la peine à en citer une
» ſans un pere de famille ».

J'en conviens; mais le pere de famille n'eſt pas fait. En un mot, je vous demande

rai ſi les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis ſur la ſcene. Si c'eſt la baſe de l'intrigue & de la morale de nos pieces. Enſuite, ſi ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des ſituations très-embarraſſantes ?

« Ainſi vous voudriez qu'on joüât l'hom-
» me de Lettres, le philoſophe, le com-
» merçant, le juge, l'avocat, le politi-
» que, le citoyen, le magiſtrat, le finan-
» cier, le grand ſeigneur, l'intendant ».

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la ſœur, les freres. Le pere de famille ! Quel ſujet dans un ſiecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'eſt qu'un pere de famille !

Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état

dans la ſociété, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importans ! d'actions publiques & domeſtiques ! de vérités inconnues ! de ſituations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres ? & le poëte ne pourra-t-il pas les oppoſer ?

Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui s'en ſaiſira.

Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſantrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en eſt-il pas ainſi de beaucoup d'autres caracteres ?

« Ces idées ne me déplaiſent pas. Me » voilà tout diſpoſé à entendre la premie» re comédie dans le genre ſérieux, ou la » premiere tragédie bourgeoiſe qu'on re» préſentera. J'aime qu'on étende la ſphe» re de nos plaiſirs. J'accepte les reſſour-

» ces que vous nous offrez ; mais laiſſez-
» nous encore celles que nous avons. Je
» vous avoue que le genre merveilleux
» me tient à cœur. Je ſouffre à le voir con-
» fondu avec le genre burleſque & chaſſé
» du ſyſtème de la nature & du genre dra-
» matique. Quinault mis à côté de Scarron
» & de Daſſouci. Ah, Dorval, Quinault » !

Perſonne ne lit Quinault avec plus de plaiſir que moi. C'eſt un poëte plein de graces, qui eſt toujours tendre & facile, & ſouvent élevé. J'eſpere vous montrer un jour juſqu'où je porte la connoiſſance & l'eſtime des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pû tirer de ſes tragédies, telles qu'elles ſont. Mais il s'agit de ſon genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burleſque. Et le monde enchanté, vous eſt-il mieux connu ? A quoi en comparez-vous les peintures, ſi elles n'ont aucun modele ſubſiſtant dans la nature ?

Le genre burleſque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peu-

vent avoir. Si l'on hasarde sur la scene lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soûtient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme; c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sotises. Il y a dans cette fiction une allégorie sensée, & il est sifflé. Angelique se rend invisible à son amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions

dramatiques que des contes ſemblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront aſſez de vraiſemblance pour intéreſſer des hommes ſenſés ? L'Héroïne de la Barbe bleue eſt au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de ſon tyran. Elle va périr, ſi ſon libérateur ne paroît. Sa ſœur eſt à ſes côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette ſituation ne ſoit pas auſſi belle qu'aucune du théatre lyrique ; & que la queſtion, *Ma ſœur, ne voyez-vous rien venir*, ſoit ſans pathétique? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme ſenſé, comme elle fait pleurer les petits enfans ? C'eſt qu'il y a une Barbe bleue qui détruit ſon effet.

« Et vous penſez qu'il n'y a aucun ou» vrage dans le genre, ſoit burleſque, ſoit » merveilleux, où l'on ne rencontre quel» ques poils de cette barbe ».

Je le crois ; mais je n'aime pas votre expreſſion. Elle eſt burleſque, & le burleſque me déplaît par-tout.

« Je vais tâcher de réparer cette faute
» par quelque obſervation plus grave. Les
» dieux du théatre lyrique ne ſont-ils pas
» les mêmes que ceux de l'épopée ? Et
» pourquoi, je vous prie, Vénus n'auroit-
» elle pas auſſi bonne grace à ſe deſoler ſur
» la ſcene, de la mort d'Adonis, qu'à pouſ-
» ſer des cris dans l'Iliade, de l'égratignure
» legere qu'elle a reçue de la lance de Dio-
» mede, ou qu'à ſoupirer en voyant l'en-
» droit de ſa belle main blanche où la peau
» meurtrie commençoit à noircir ? N'eſt-
» ce pas dans le poëme d'Homere un ta-
» bleau charmant que celui de cette déeſſe
» en pleurs, renverſée ſur le ſein de ſa mere
» Dioné ? Pourquoi ce tableau plairoit-il
» moins dans une compoſition lyrique » ?

Un plus habile que moi vous répondra que les embelliſſemens de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du ſeizieme ſiecles, ſont proſcrits parmi les François, & que les dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les avantures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappellez-vous les principes que j'établissois tout-à-l'heure sur les choses, même vraisemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au spectateur. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus séverement encore au genre merveilleux. En un mot, si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la scene ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la Nature, sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon.

Encore si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au-moins soulager ma douleur;
Tristes destins des Rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes!
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Les dieux doivent-ils se respecter moins que les rois? Si Agamemnon dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de son rang, quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien!

« Mais la tragédie ancienne est pleine » de dieux; & c'est Hercule qui dénoue » cette fameuse tragédie de Philoctete, à » laquelle vous prétendez qu'il n'y a pas » un mot à ajouter ni à retrancher ».

Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à distinguer les passions,

à les connoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poëte. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance, & ce fut un statuaire. Un quatrieme fit prosterner le statuaire au pied de son ouvrage, & ce fut un prêtre. Les dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les dieux d'Homere, d'Eschile, d'Euripide, & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomenes de la Nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup-d'œil sous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour, & les Furies.

Lorsqu'un payen étoit agité de remords, il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même; & quel trouble ne devoit-il donc pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la scene, une torche à la main, la tête hérissée de

ſerpens, & préſentant aux yeux du coupable des mains teintes de ſang! Mais nous qui connoiſſons la vanité de toutes ces ſuperſtitions! Nous!

« Eh bien, il n'y a qu'à ſubſtituer nos » diables aux Eumenides ».

Il y a trop peu de foi ſur la terre... & puis, nos diables ſont d'une figure ſi gothique... de ſi mauvais goût... eſt-il étonnant que ce ſoit Hercule qui dénoue le Philoctete de Sophocle? Toute l'intrigue de la Piece eſt fondée ſur ſes fleches; & cet Hercule avoit dans les temples une ſtatue au pied de laquelle le peuple ſe proſternoit tous les jours.

Mais ſavez-vous quelle fut la ſuite de l'union de la ſuperſtition nationale & de la poéſie? C'eſt que le poëte ne put donner à ſes héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même paſſion ſous la forme d'un dieu & ſous celle d'un homme.

Voilà la raiſon pour laquelle les héros d'Homere ſont preſque des perſonnages hiſtoriques. Mais

Mais lorſque la religion chrétienne eut chaſſé des eſprits la croyance des dieux du paganiſme, & contraint l'artiſte à chercher d'autres ſources d'illuſion, le ſyſtème poétique changea. Les hommes prirent la place des dieux, & on leur donna un caractere plus un.

« Mais l'unité de caractere un peu ri- » goureuſement priſe n'eſt-elle pas une » chimere » ?

Sans doute.

« On abandonna donc la vérité » ?

Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la ſcene que d'une ſeule action; que d'une circonſtance de la vie; que d'un intervalle très-court, pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere.

« Et dans l'épopée qui embraſſe une » grande partie de la vie, une multitude » prodigieuſe d'événemens différens, des » ſituations de toute eſpece, comment fau- » dra-t-il peindre les hommes » ?

Il me ſemble qu'il y a bien de l'avanta-

ge à rendre les hommes tels qu'ils ſont. Ce qu'ils devroient être eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le ſtyx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon. Thétis eſt l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui fuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les Arts le même fondement que les vérités dans la Philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que ni les Poëtes, ni les Muſiciens, ni les Décorateurs, ni les Dan-

ſeurs, n'ayent pas encore une idée véritable de leur théatre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres. S'il eſt bon, c'eſt le meilleur. Mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte? A quoi bon mettre en poéſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité? Plus on dépenſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la Philoſophie, la Poéſie, la Muſique, la Peinture, la Danſe, que de les occuper d'une abſurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable! Et l'illuſion n'eſt-elle pas déjà aſſez éloignée? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe ou le ſortilége, l'ordre univerſel des choſes qui doit toûjours ſervir de baſe à la raiſon poétique? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philoſophie du Monde intelligible dans le

Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même ſervice à la poéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre des Régions enchantées ſur la Terre que nous habitons?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'eſt un ouvrage choquant dans le ſujet qui eſt hors de la nature; dans les principaux perſonnages qui ſont imaginaires; dans la conduite qui n'obſerve ſouvent ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation ſemblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres.

Un ſage étoit autrefois un philoſophe, un poëte, un muſicien. Ces talens ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la Philoſophie s'eſt reſſerrée. Les idées ont manqué à la Poéſie. La force & l'énergie aux Chants; & la ſageſſe privée de ces organes ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand muſicien & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie ſur le théatre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophete du peuple hébreux dans ſon enthouſiaſme : *Adducite mihi pſaltem ;* qu'on m'amene un muſicien, & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter à la Cadence que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentimens, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le poëte ſçût que ſon ariette doit être la peroraiſon de ſa ſcene, la réforme ſeroit bien avancée.

« Et que deviendroient nos Ballets » ?

La Danſe ? La Danſe attend encore un homme de génie. Elle eſt mauvaiſe partout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la

profe, ou plûtôt comme la déclamation naturelle eft au chant. C'eft une pantomime mefurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que fignifient toutes ces danfes, telles que le menuet, le paffe-pied, le rigaudon, l'allemande, la farabande, où l'on fuit un chemin tracé. Cet homme fe déploye avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur, & de la nobleffe; mais qu'eft-ce qu'il imite? Ce n'eft pas là favoir chanter, c'eft favoir folfier.

Une danfe eft un poëme. Ce poëme devroit donc avoir fa repréfentation féparée. C'eft une imitation par les mouvemens qui fuppofe le concours du poëte, du peintre, du muficien, & du pantomime. Elle a fon fujet. Ce fujet peut être diftribué par actes & par fcenes. La fcene a fon récitatif libre ou obligé & fon ariette.

« Je vous avoue que je ne vous entends » qu'à moitié, & que je ne vous entendrois » point du tout, fans une feuille volante

» qui parut il y a quelques années. L'au-
» teur mécontent du ballet qui termine le
» Devin du village, en propoſoit un au-
» tre; & je me trompe fort, ou ſes idées
» ne ſont pas éloignées des vôtres ».

Cela peut être.

« Un exemple achevroit de m'éclairer ».

Un exemple? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver.

Nous fimes quelques tours d'allées ſans mot dire; Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici à-peu-près l'exemple qu'il me donna. Il eſt commun, me dit-il; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la nature & plus piquant.

Sujet. Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir. Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau; & ils ſe propoſent de répéter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le dimanche prochain ſous le grand orme.

ACTE PREMIER.

Scene premiere. Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable. Ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime.*

Ils s'approchent. Ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il eſt tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la preſſe. Elle accepte. Ils poſent à terre les inſtrumens de leurs travaux. Voilà un *récitatif.* Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils répetent leur danſe. Ils ſe recordent le geſte & les pas; ils ſe reprennent; ils recommencent; ils font mieux; ils s'approuvent; ils ſe trompent; ils ſe dépitent; c'eſt un récitatif qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit: c'eſt à l'orcheſtre à parler. C'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire; le muſicien l'a écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes. D'où

vous concevez facilement que ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme ; ſi le poëte a mal fait le diſcours ; s'il n'a pas ſçu trouver des tableaux agréables ; ſi le danſeur ne ſait pas jouer ; ſi l'orcheſtre ne ſait pas parler, tout eſt perdu.

Scene II. Tandis qu'ils ſont occupés à s'inſtruire, on entend des ſons effrayans. Nos enfans en ſont troublés. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Le bruit ceſſe. Ils ſe raſſurent. Ils continuent. Ils ſont interrompus & troublés derechef par les mêmes ſons. C'eſt un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*. Il eſt ſuivi d'une pantomime de la jeune payſanne qui veut ſe ſauver, & du jeune payſan qui la retient. Il dit ſes raiſons. Elle ne veut pas les entendre ; & il ſe fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif compoſé des petits geſtes du viſage, du corps & des mains de ces enfans, qui ſe montroient l'endroit d'où le bruit eſt venu.

La jeune payſanne s'eſt laiſſé perſuader ; & ils étoient en fort bon train de répeter leur danſe, lorſque deux payſans plus âgés,

déguisés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces paysans déguisés exécutent au bruit d'une symphonie sourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est un *récitatif.* Leur discours, un *duo.* Les enfans s'effrayent. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils sont retenus, poursuivis ; & les paysans déguisés & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfans.

Scene IV. Alors les spectres ôtent leurs masques. Ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joüé ; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

ACTE SECOND.

Scene I. Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la scene leur panetiere & leur houlette ; ils viennent les reprendre. Le paysan le premier. Il mon-

tre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en-avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue eſt un *récitatif obligé.*

Scene II. La jeune payſanne arrive ; mais elle ſe tient éloignée. Le petit payſan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il ſe jette à ſes genoux. Il veut lui baiſer la main. *Et les eſprits ?* lui dit-elle. « Ils n'y ſont plus. Ils n'y ſont plus ». C'eſt encore du *récitatif.* Mais il eſt ſuivi d'un *duo* dans lequel le petit payſan lui marque ſon deſir de la maniere la plus paſſionnée ; & la jeune payſanne ſe laiſſe engager peu-à-peu à rentrer ſur la ſcene, & à reprendre. Ce *duo* eſt interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne ſe fait point de bruit ; mais ils croyent en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils ſe raſſurent, & continuent le *duo.*

Mais pour cette fois-ci, ce n'eſt point une erreur. Les ſons effrayans ont recom-

mencé ; la jeune payſanne a couru à ſa panetiere & à ſa houlette ; le petit payſan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils ſont inveſtis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils ſe meuvent entre ces fantômes. Ils cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'eſt un *chœur* que cela.

Au moment où leur conſternation eſt la plus grande, les fantômes ôtent leurs maſques, & laiſſent voir au petit payſan & à la jeune payſanne des viſages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un maſque. Ils le conſiderent. Ils le comparent au viſage. La jeune payſanne a un maſque hideux d'homme, le petit payſan, un maſque hideux de femme. Ils mettent ces maſques. Ils ſe regardent. Ils ſe font des mines ; & ce récitatif eſt ſuivi du *chœur* général. Le petit payſan & la petite payſanne ſe font à-travers ce *chœur* mille

niches enfantines, & la piece finit avec le chœur.

« J'ai entendu parler d'un ſpectacle dans » ce genre, comme de la choſe la plus par- » faite qu'on pût imaginer ».

Vous voulez dire la troupe de Nicolini.

« Préciſément ».

Je ne l'ai jamais vûe. Eh bien, croyez-vous encore que le ſiecle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci?

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe à créer.

Le genre ſérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à ſubſtituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La ſcene à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théatre. Source nouvelle d'invention pour le poëte, & d'étude pour le comédien. Car que ſert au poëte d'imaginer des tableaux, ſi le co-

médien demeure attaché à sa disposition symmétrique & à son action compassée.

La tragédie réelle à introduire sur le théatre lyrique.

Enfin la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

« Quelle tragédie voudriez-vous établir » sur la scene lyrique » ?

L'ancienne.

« Pourquoi pas la tragédie domesti» que » ?

C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la scene lyrique, doit être mesurée ; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification.

« Mais croyez-vous que ce genre fournît au musicien toute la ressource conve» nable à son art ? Chaque art a ses avan» tages. Il semble qu'il en soit d'eux, com» me des sens. Les sens ne sont tous qu'un » toucher ; tous les Arts qu'une imitation. » Mais chaque sens touche, & chaque art

» imite, d'une maniere qui lui eſt propre ».

Il y a en muſique deux ſtyles, l'un ſimple, & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, ſi je vous montre, ſans ſortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux ſur leſquels le muſicien peut déployer à ſon choix toute l'énergie de l'un ou toute la richeſſe de l'autre? Quand je dis *le muſicien*, j'entends l'homme qui a le génie de ſon art; c'eſt un autre que celui qui ne ſait qu'enfiler des modulations & combiner des notes.

« Dorval, un de ces morceaux, s'il » vous plaît » ?

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiſte que des poëmes d'un autre genre, & qu'il ſe ſentoit un génie capable des plus grandes choſes.

Clytemneſtre à qui l'on vient d'arracher ſa fille pour l'immoler, voit le couteau du ſacrificateur levé ſur ſon ſein, ſon ſang qui coule, un prêtre qui conſulte les dieux dans ſon cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie :

O mere infortunée !
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés.
Calcas va dans ſon ſang. . . . Barbares, arrêtez ;
C'eſt le pur ſang du dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois ni dans Quinault ni dans aucun poëte des vers plus lyriques, ni de ſituation plus propre à l'imitation muſicale. L'état de Clytemneſtre doit arracher de ſes entrailles le cri de la nature ; & le muſicien le portera à mes oreilles, dans toutes ſes nuances.

S'il compoſe ce morceau dans le ſtyle ſimple, il ſe remplira de la douleur, du deſeſpoir de Clytemneſtre ; il ne commencera à travailler que quand il ſe ſentira preſſé par les images terribles qui obſédoient Clytemneſtre. Le beau ſujet pour un récitatif

tatif obligé, que les premiers vers. Comme on en peut couper les différentes frafes par une ritournelle plaintive . . *O ciel!* . . *O mere infortunée!* . . . premier jour pour la ritournelle. . . *De feftons odieux ma fille couronnée* . . . fecond jour . . *Tend la gorge aux couteaux par fon pere apprêtés* . . . troifieme jour. . . *Par fon pere!* . . quatrieme jour. . . . *Calcas va dans fon fang* . . . cinquieme jour. . . Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette fymphonie? . . . Il me femble que je l'entends. . . . Elle me peint la plainte . . . la douleur . . . l'effroi . . l'horreur . . . la fureur. . . .

L'air commence à *Barbares, arrêtez*. Que le muficien me déclame ce *barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra; il fera d'une ftérilité bien furprenante, fi ces mots ne font pas pour lui une fource inépuifable de mélodies. . .

Vivement, *Barbares, barbares, arrêtez, arrêtez* . . . *c'eft le pur fang du dieu qui lance le tonnerre* . . . *c'eft le fang* . . . *c'eft le pur fang du dieu qui lance le tonnerre*. . . *Ce dieu*

vous voit . . . vous entend . . . vous menace, barbares . . . arrêtez ! . . . J'entends gronder la foudre . . . je sens trembler la terre . . . arrêtez. . . . Un dieu, un dieu vengeur fait retentir ces coups . . . arrêtez, barbares. . . . . Mais rien ne les arrête. . . . Ah ma fille ! . . ah mere infortunée ! . . Je la vois . . . je vois couler son sang . . . elle meurt . . . ah, barbares ! ô ciel ! . . . Quelle variété de sentimens & d'images ?

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Dumeni ; voilà, où je me trompe fort, le desordre qu'elle y répandra ; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame. Voilà ce que son génie lui suggérera, & c'est sa déclamation que le musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le musicien sur les mêmes idées.

Mais le musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument.

Il fera gronder la foudre. Il la lancera. Il la fera tomber en éclats. Il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de vérité & de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entierement occupé des accents de Clytemnestre; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends. C'est la foudre qui gronde; c'est la terre qui tremble; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la nature, lorsqu'il se produit violent & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le dieu vengeur; mais il fera sortir à-travers les différens traits de cette

peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puiſſe avoir cet artiſte, il n'atteindra point un de ces buts, ſans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux ſera perdu pour le pathétique. Le tout produira plus d'effet ſur les oreilles, moins ſur l'ame. Ce compoſiteur ſera plus admiré des artiſtes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce ſoient ces mots paraſites du ſtyle lyrique, *lancer* . . . *gronder* . . . *trembler* . . . qui faſſent le pathétique de ce morceau? c'eſt la paſſion dont il eſt animé. Et ſi le muſicien négligeant le cri de la paſſion, s'amuſoit à combiner des ſons à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit tendu un cruel piége. Eſt-ce ſur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou ſur celles-ci, *barbares* . . . *arrêtez* . . . *c'eſt le ſang*... *c'eſt le pur ſang d'un dieu* . . . *d'un dieu vengeur* . . . que la véritable déclamation appuiera? . . .

Mais voici un autre morceau dans lequel ce muſicien ne montrera pas moins

de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un poëte, tant qu'elles seront l'unique & pauvre ressource du musicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un prêtre environné d'une foule cruelle...
Portera sur ma fille... (sur ma fille!)...
une main criminelle...
Déchirera son sein... & d'un œil curieux...
Dans son cœur palpitant... consultera les dieux...
Et moi qui l'amenai triomphante... adorée!...
Je m'en retournerai... seule... & desespérée...
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.

Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice... Non.... ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher ... Non... barbare époux.... impitoyable pere... venez la ravir à sa mere . . . venez, si vous l'osez . . . Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie du musicien.

Voilà mes idées, je vous les communique d'autant plus volontiers, que si elles ne sont jamais d'une utilité bien réelle, il est impossible qu'elles nuisent, s'il est vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que presque tous les genres de Littérature soient épuisés, & qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espe-

ce de poétique que vous m'avez arrachée, contient quelques vûes ſolides, ou n'eſt qu'un tiſſu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire; mais ce ſeroit à la condition qu'il appuieroit ſes jugemens de quelques raiſons qui nous éclairaſſent. S'il y avoit ſur la terre une autorité infaillible que je reconnuſſe, ce ſeroit la ſienne.

« On peut, ſi vous voulez, lui communiquer vos idées ».

J'y conſens. L'éloge d'un homme habile & ſincere peut me plaire; ſa critique, quelqu'amere qu'elle ſoit, ne peut m'affliger. J'ai commencé il y a long-tems à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus ſolide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on diſe de lui, quand il ne ſera plus: « *Son pere qui étoit ſi honnête homme ne fut pourtant pas plus honnête homme que lui* ».

« Mais ſi vous regardiez le bon ou le mauvais ſuccès d'un ouvrage preſque d'un œil indifférent, quelle répugance

» pourriez-vous avoir à publier le vôtre » ?

Aucune. Il y en a déjà tant de copies. Conſtance n'en a refuſé à perſonne. Cependant je ne voudrois pas qu'on préſentât ma Piece aux Comédiens.

« Pourquoi » ?

Il eſt incertain qu'elle fût acceptée. Il l'eſt beaucoup plus encore qu'elle réuſsît. Une Piece qui tombe ne ſe lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on riſqueroit de l'en priver tout-à-fait.

» Voyez cependant.... Il eſt un grand » Prince qui connoît toute l'importance du » genre dramatique, & qui s'intéreſſe au » progrès du goût national *. On pour» roit le ſolliciter .... obtenir »....

Je le crois, mais réſervons ſa protection pour le *pere de famille.* Il ne nous la refuſera pas ſans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce ſujet me tourmente, & je ſens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaiſie ; car c'en eſt une comme il en

* Monſeigneur le Duc d'Orléans.

vient à tout homme qui vit dans la ſolitude.... Le beau ſujet que le pere de famille!... C'eſt la vocation générale de tous les hommes... Nos enfans ſont la ſource de nos plus grands plaiſirs & de nos plus grandes peines... Ce ſujet tiendra mes yeux ſans ceſſe attachés ſur mon pere... Mon pere!... J'acheverai de peindre le bon Lyſimond... Je m'inſtruirai moi-même... Si j'ai des enfans, je ne ſerai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagemens....

« Et dans quel genre le pere de famil-
» le »?

J'y ai penſé; & il me ſemble que la pente de ce ſujet n'eſt pas la même que celle du Fils Naturel. Le Fils Naturel a des nuances de la tragédie; le pere de famille prendra une teinte comique.

« Seriez-vous aſſez avancé pour ſavoir
» cela »?

Oui... retournez à Paris... Publiez le ſeptieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous repoſer ici... & comptez que

le pere de famille ne ſe fera point, ou qu'il ſera fait avant la fin de vos vacances . . . Mais à-propos on dit que vous partez bien-tôt.

« Après demain ».

Comment, après demain?

« Oui ».

Cela eſt un peu bruſque . . . Cependant arrangez-vous comme il vous plaira . . . il faut abſolument que vous faſſiez connoiſſance avec Conſtance, Clairville, & Roſalie . . . Seriez-vous homme à venir ce ſoir demander à ſouper à Clairville?

Dorval vit que je conſentois, & nous reprîmes auſſi-tôt le chemin de la maiſon. Quel accueil ne fit-on pas à un homme préſenté par Dorval? En un moment je fus de la famille. On parla devant & après le ſouper Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philoſophie; mais quelle que fût la diverſité des ſujets, je reconnus toûjours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ſes perſonnages. Il avoit le ton de la mélancolie; Conſtan-

ce, le ton de la raiſon ; Roſalie, celui de l'ingénuité ; Clairville, celui de la paſſion ; moi, celui de la bonhommie.



FIN.

